

VENDREDI 1^{er} JUILLET 2005

LITTÉRATURES

Georges Walter ;
Erik Orsenna ;
Richard Millet ;
Conversation avec
Yann Queffelec
pages III, IV et VIII

Un inédit de Thomas
Bernhard ; Mario
Vargas Llosa ;
Jon Billman ;
Janane Jassim Hillawi

ESSAIS

Philippe Roussin ;
Marcelin Pleynet
et Rimbaud ;
Philippe Boggio ;
Salim Jay
page VII



MONTAGNE

LES VISITEURS DES FACES NORD

Les autobiographies de René Desmason
et Christophe Moulin ;
les récits de sauvetages d'Emmanuel Cauchy
page VI

La peur aux trousses

« Minnie, une affaire classée » et « La Vengeance de David » : deux formidables romans de Hans Werner Kettenbach. Où l'on voit deux personnages sympathiques, pris de panique, se transformer en de véritables monstres

■ Gérard Meudal



On peut lire *Minnie, une affaire classée* comme une sorte de « road movie », un roman noir à l'américaine au suspense habilement mené jusqu'à la chute inattendue. Mais on est surtout frappé par le côté implacable de la démonstration. Si les personnages de Kettenbach étaient de véritables paranoïaques, ses romans n'en seraient pas moins passionnants, mais ils s'apparenteraient simplement à l'étude d'un cas clinique. L'auteur prend soin, au contraire, de décrire ses héros comme des individus parfaitement ordinaires, normalement raisonnables et d'une bonne foi absolue.

Après l'Amérique des années Reagan, c'est l'Allemagne de la réunification que Hans Werner Kettenbach passe au crible dans *La Vengeance de David*, en mettant à profit son excellente connaissance du terrain. Né en 1928, l'auteur a été correspondant, chef du service politique puis rédacteur en chef du journal de Cologne le *Kölner Stadtanzeiger*. Son héros, Christian Kestner, est professeur de lycée, brave homme, excellent pédagogue, humaniste, adversaire résolu de tous les extrémismes. Et qui a fort à faire avec certains de ses élèves plus ou moins provocateurs, et surtout avec son fils, qui s'est acquiné avec un groupuscule néonazi.

Quelques années plus tôt, Kestner a effectué un voyage d'étude à Tbilissi. Il y a connu David Ninochvili et sa femme, qui lui ont fait découvrir le charme de la légendaire hospitalité géorgienne. Lorsque David annonce qu'il vient en Allemagne pour tenter d'intéresser des éditeurs à la littérature de son pays, Kestner ne peut faire moins que l'accueillir. Mais le séjour du Géorgien tourne vite au cauchemar pour son hôte allemand. Comment se fait-il que l'invité étranger et le fils xénophobe s'entendent si bien, au point d'organiser en commun une conférence sur les luttes de pouvoir au sommet de l'Etat géorgien après la dissolution de l'URSS ? Et la femme de Kestner, pourquoi se montre-t-elle si attentionnée avec un homme qu'elle ne connaît pas ? Faut-il y voir les prémices d'une idylle ?

Le bon professeur se persuade peu à peu que le voyage de Ninochvili en Allemagne n'a rien à voir avec la littérature ou la vente de droits. Peut-être est-il venu assouvir une vengeance à la mode caucasienne ? Peut-être est-il un espion rescapé du KGB et intéressé par les affaires délicates que la femme de Kestner traite en tant qu'avocate ? Et elle-même d'ailleurs, originaire de l'ex-RDA, n'aurait-elle pas autrefois collaboré avec la Stasi ? Dans cette logique du soupçon le moindre indice devient une preuve ; un geste, une citation de Roustaveli ou de Goethe suffisent à alimenter le délire et à lui donner la cohérence de la vérité la moins discutée.

La peur est un ingrédient classique de toute littérature policière mais c'est généralement celle qu'éprouve la victime face au bourreau, celle qu'inspirent toutes les

manifestations du mal et de la violence. Chez Kettenbach, c'est la peur qui devient le moteur même de l'intrigue, la peur de l'autre, celle de ne pas se montrer à la hauteur de la situation ou de ne pas être totalement irréprochable. Elles finissent toutes par s'agréger en une panique qui agit comme une gangrène et métamorphose les individus sans même qu'ils s'en aperçoivent, transformant des gens sympathiques, brillants et cultivés, en véritables monstres. Les machines délirantes de Kettenbach seraient presque amusantes si elles n'étaient plus terrifiantes que bien des thrillers puisque le phénomène qu'il s'applique à analyser avec cynisme et brio, c'est en définitive la façon dont une société peut glisser insensiblement vers le fascisme.

MINNIE, UNE AFFAIRE CLASSÉE
(Minnie, oder ein Fall von Geringfügigkeit)
de Hans Werner Kettenbach.
Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni,
éd. Christian Bourgois,
250 p., 23 €.

LA VENGEANCE DE DAVID
(David Rache)
de Hans Werner Kettenbach.
Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni,
éd. Christian Bourgois,
320 p., 23 €.

APARTÉ

Génial H.S.T.

IL FAUT L'IMAGINER au travail, en tenue de combat. Son mètre quatre-vingt-quinze courbé sur l'Underwood, les Ray Ban en écran protecteur ; au coin des lèvres, un long fume-cigarette au bout duquel grésille une éternelle Dunhill ; à gauche de la machine à écrire, une bouteille de Chivas Regal ; à droite, les plaquettes de LSD. L'Américain Hunter S. Thomson (1929-2005) écrivait tous les jours ou presque parce que l'on ne peut malheureusement pas passer sa vie à piloter une BSA 650 cm³ le long de la Pacific Highway, à écouter du rock en Cadillac entre Las Vegas et Los Angeles ou à parler politique au bar d'un hôtel avec ses frères en pochardise.

Il écrivait des articles parce qu'il croyait pouvoir ainsi acquérir la liberté financière qui lui permettrait d'écrire des romans. Il n'en achèvera qu'un (*Rhum Express*, Robert Laffont, 2000). Quant à ses articles, ils font de lui l'un des inventeurs d'un genre flamboyant : le reportage impressionniste, qu'il nomma « *journalisme Gonzo* ». Enfin, il écrivait des lettres pour, disait-il, se « purger l'âme » ; des milliers de missives dont la sélection présentée dans cet *Hunter S. Thomson Gonzo Highway* (1) confirme sa place en littérature : H.S.T. est l'un des plus grands portraitistes de l'Amérique des années 1960.

Alain Frachon
Lire la suite page VIII

(1) Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicolas Richard, Robert Laffont, 474 p., 22 €.

Tous les romans de Hans Werner Kettenbach pourraient porter le même sous-titre : « Le malentendu ». Sur les douze qu'il a publiés, deux viennent d'être simultanément traduits en français : ils révèlent un univers étrange où l'analyse des psychoses individuelles et collectives et de leurs interactions au sein d'un contexte social donné emprunte beaucoup aux modes du roman noir. Paul Valéry faisait observer dans *Tel quel* qu'« un fait mal observé est plus perfide qu'un mauvais raisonnement ». Le problème, c'est que l'un n'exclut pas l'autre : sur une base douteuse, on peut parfaitement bâtir un raisonnement aberrant. En logique, le résultat est désastreux ; en littérature, le procédé offre des possibilités infinies. Lorsque le lecteur ne dispose pour découvrir l'intrigue que du seul point de vue du narrateur, il n'a d'autre choix que de parier sur sa crédibilité, en espérant que sa confiance est bien placée.

Les personnages de Hans Werner Kettenbach sont de braves gens, sincères et honnêtes, animés des meilleures intentions et qui, à cause d'une petite erreur de perception et de leur propension aux raisonnements douteux, finissent par se conduire comme ceux-

là même qu'ils prétendent combattre, de la manière la plus abjecte.

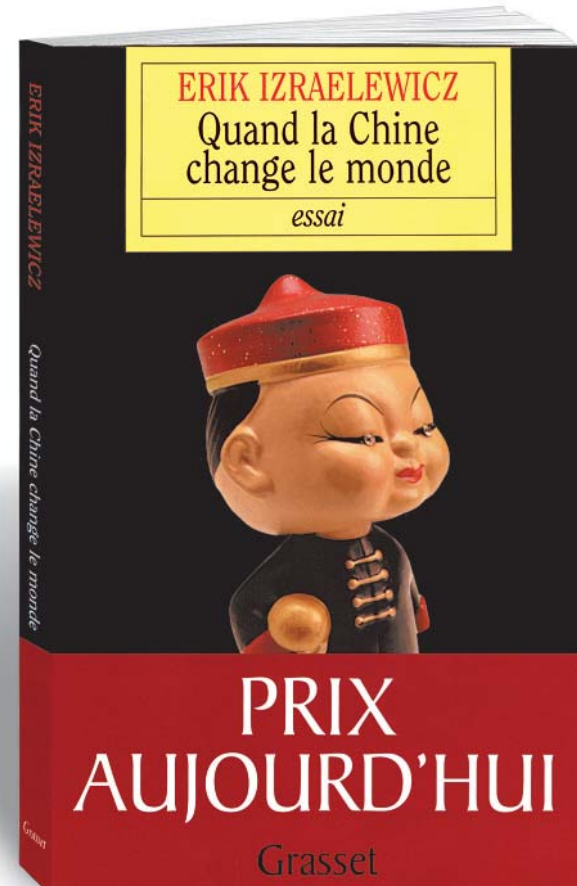
Le héros de *Minnie, une affaire classée*, M. Lauterbach, est un avocat allemand spécialisé dans la négociation des droits d'auteur. Son domaine d'intervention est la country music, genre qu'il déteste, ce qui ne l'empêche pas d'accomplir sa tâche avec la conscience professionnelle d'un excellent juriste.

Dans cette logique
du soupçon,
le moindre indice
devient une preuve ;
un geste, une citation
suffisent à alimenter
le délire

Lors d'un déplacement à Nashville, ses affaires ayant été réglées plus vite que prévu, il se trouve disposer d'une semaine de vacances, qu'il décide de consacrer à une brève visite des Etats-Unis au volant d'une voiture de location. Un soir, surpris sur l'autoroute par un violent orage, il doit faire étape en catastrophe dans le motel le plus proche. L'endroit est minable

et n'accueille qu'une seule cliente, Sally, une pocharde dont Lauterbach doit repousser les avances. La nuit est agitée : dans la chambre voisine, Sally a reçu des amis qui font bruyamment la fête. Dans un demi-sommeil, Lauterbach croit même percevoir les échos d'une rixe. Au matin, excédé, il part sans demander son reste. En route, il rencontre Minnie, une jeune Noire qui fait de l'auto-stop. Au début, il refuse de la prendre à son bord, persuadé qu'il s'agit d'une prostituée vraisemblablement mineure bien qu'elle affirme le contraire, puis il finit par se laisser attendrir.

Lauterbach est quelque peu de bien, sincèrement ému par la détresse de Minnie et désireux de lui venir en aide. S'il décide de l'emmener avec lui dans son périple, en cachette tout de même pour ne pas éveiller les soupçons, ce n'est pas pour abuser de la situation. Il entend bien rester fidèle à sa compagnie, qui l'attend en Allemagne. Pourtant, il finit par se demander si c'est le hasard qui a placé la jeune Noire sur sa route, d'autant plus qu'il a depuis quelque temps la certitude qu'il est pris en filature. Lorsqu'il apprend, par un journal local, qu'un meurtre a été commis dans le premier motel où il avait passé la nuit, l'engrenage est en place qui va le mener à des extrémités qu'il n'aurait même pas imaginées...



Grasset

L'ÉDITION FRANÇAISE

■ **ENCYCLOPÆDIA UNIVERSALIS.** Encyclopædia Britannica a remporté les enchères privées de la vente des actions d'Encyclopædia Universalis face au Club français du livre (CFL), jeudi 23 juin, a confirmé au *Monde* l'administrateur provisoire d'Encyclopædia Universalis. Le transfert de propriété des actions interviendra au plus tard à la mi-août. Les deux actionnaires, qui détiennent chacun 50 % du capital, avaient décidé de mettre fin à leur conflit par cette vente aux enchères privée. Dans quelques semaines, la maison aura ainsi un actionnaire unique, disposant de la totalité du capital. En juin 2004, les divergences de vues des deux actionnaires sur la stratégie de la maison avaient conduit à la non-reconduction du conseil d'administration et à la nomination d'un administrateur provisoire par le tribunal de commerce de Paris (« *Le Monde* des livres » du 24 juin).

■ **LES LECTURES D'ÉTÉ DU JURY FEMINA.** Pour la première fois de leur histoire, les membres du jury Femina ont établi une liste « indicative » de livres conseillés cet été. A l'exception de *Mes mauvaises pensées*, de Nina Bouraoui (Stock), *Le Libraire de la rue Poliveau*, de Pierre-Robert Leclercq (Les Belles Lettres), et *Mémorial*, de Cécile Wajsbrot (Zulma), disponibles seulement à la rentrée, sont recommandés, côtés **romans français** : *Lutetia*, de Pierre Assouline (Gallimard) ; *La Théorie des nuages*, de Stéphane Audeguay (Seuil) ; *Louis Capet, suite et fin*, de Jean-Luc Benoziolo (Seuil) ; *La Ville d'hiver*, de Dominique Bona (Grasset) ; *L'Été du sureau*, de Marie Chaix (Seuil) ; *Le Rubis*, de Marie-Pierre Cossé-Brisac (éd. de Fallois) ; *La Malédiction d'Edgar*, de Marc Dugain (Gallimard) ; *Les Rues de Paris*, de Bernard Franck (Le Dilettante) ; *Verre cassé*, d'Alain Mabankou (Seuil) ; *La Mauvaise Vie*, de Frédéric Mitterrand (Robert Laffont) ; *Le Voyage des grands hommes*, de François Vallejo (Viviane Hamy). **Romans étrangers** : *L'Ile aux lézards*, de Victor Alamo de la Rosa (Grasset) ; *Ma vie d'imposteur*, de Peter Carey (Plon) ; *Le Bricoleur de rosée*, d'Edwige Dancicq (Grasset) ; *L'Auteur I, l'auteur*, de David Lodge (Rivages) ; *Le Capitaine des endormis*, de Marya Montero (Gallimard) ; *J'y suis presque*, de Nuala O'Faolain (Sabine Wespieser éditeur) ; *A bonne école*, de Muriel Spark (Gallimard) ; *Ballade pour John Henry*, de Colso Whitehead (Gallimard). **Pour les essais** : *Jean Lorrain*, de Thibaut d'Anthony (Fayard) ; *Le soleil se couche à l'est*, de Jean Blot (Le Rocher) ; *Bréviaire pour Mauthausen*, de Pierre Daix (Gallimard) ; *Cosmographie sur le malheur arabe*, de Samir Kassir (Actes Sud) ; *Chambre avec vue sur l'éternité*, Emily Dickinson, de Claire Malroux (Gallimard) ; *Traité d'athéologie*, de Michel Onfray (Grasset) ; *Les Amants du soleil noir*, de Dominique de Saint-Pern (Grasset).

■ **EDITIS ADHÈRE À L'ADELC.** Le groupe Editis a décidé d'adhérer à l'Association pour le développement de la librairie de création (Adelc), en qualité de membre donateur, indique un communiqué du groupe, mercredi 29 juin. « *L'ensemble des maisons du groupe (littérature, éducation et référence) (...) rejoignent l'Adelc dont La Découverte faisait déjà partie en tant que membre fondateur* », poursuit le communiqué. « *Depuis sa création en décembre 1988 (à l'initiative des éditions de Minuit, La Découverte, Gallimard et Le Seuil), l'Adelc a apporté son soutien, à la fois financier et technique, aux projets de développement (...) de plus de 340 librairies, pour un montant total de plus de 17,5 millions d'euros* », précise le communiqué.

■ **PRIX.** Le **prix Apollinaire** a été attribué à Bernard Chambaz pour son recueil *Été* (Poésie/Flammariot) ; le **prix Maurice-Genevoix** à Patrick Poivre d'Arvor pour *La Mort de don Juan* (Albin Michel) ; le **prix Saint-Simon** à Alain Decaux pour *Tous les personnages sont vrais* (Perrin) ; le **prix Tristan-Tzara** à Yves Namur pour *Les Ennuagements du cœur* (éd. Lettres vivantes) ; le **prix international de poésie francophone Yvan-Goll** à consacré Sophie Loizeau pour *Environs du bouc* (Comp'Act) et le et Rafaël Concejo pour *Cycles*, dans la catégorie « Manuscrit non encore publié ». Marc Alyn est le lauréat du **prix Henri-de-Régner** pour *Le Piéton à Venise* (éd. Bartillat). François Cassingena-Trévedy a reçu le **Prix humanisme chrétien** pour *Étincelles* (éd. Ad Solem). Le **Prix littéraire de la ville des Sables-d'Olonne** est revenu à Marc Dugain pour *La Malédiction d'Edgar* (Gallimard) et le **Prix littéraire Gironde**, à Alain Jaubert pour *Val Paradis* (Gallimard). Le **Prix littéraire du Festival du cinéma américain de Deauville** a récompensé Budd Schulberg, pour *Sanctuary V* (éd. Bernard Pasquino).

■ **RECTIFICATIF.** Une modification de maquette a rendu incompréhensibles les notes figurant dans l'entretien de Philippe Gardy sur l'œuvre de Bernard Manciet (« *Le Monde des Livres* » du 17 juin). Il s'agissait respectivement des références de *Bestiaire II* et *Tout le sable de la mer*, de Max Rouquette, tout juste parus avant la mort de l'écrivain, le 24 juin (*Le Monde* du 30 juin).

■ **PRÉCISION.** Dans le « zoom » consacré à *Monsieur Ladmira*, de Pierre Bost, nous avons omis de signaler que cet ouvrage a été porté à l'écran par Bertrand Tavernier sous le titre *Un dimanche à la campagne* (« *Le Monde des livres* » du 17 juin).

LE NET LITTÉRAIRE AVEC Le Monde.fr

Chaque semaine, « lemonde.fr » propose aux lecteurs du « *Monde des livres* » la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

Que des bonnes nouvelles !

www.museedusouire.com/actualite.html

A L'HEURE où la chaleur ambiante et la perspective de vacances bien méritées ont tendance à alléger les esprits, un tour sur la rubrique « InfoSourires » du Musée du sourire va achever de déridé les plus récalcitrants et faire souffler un vent d'optimisme sur les ordinateurs. L'objectif est simple : donner une information hebdomadaire, résolument optimiste et souvent insolite, sous forme de brève, illustrée par une grande photographie en couleurs. Dans la dernière de ces informations « 100 % sourire » disponibles en ligne, on apprend ainsi que les autorités philippines ont décidé d'offrir gratuitement des dentiers aux policiers afin d'améliorer l'image des forces de l'ordre... Avec, à l'appui, une photo de dentiers soigneusement étiquetés. De quoi faire sourire certains mais aussi peut-être grincer des dents les autres. Parmi les « bon-

nes nouvelles » glanées dans la presse française et internationale : un quartier de la capitale lituanienne Vilnius, Uzupis, qui s'est doté d'une Constitution imaginaire proclamant le droit à la joie permanente ; des bijoux cachés dans le sourire d'un Bouddha radiographié au musée Guimet ; une exposition baptisée « Y a d'la joie » aux Sables-d'Olonne...

Une fois terminée la lecture de ces brèves, une petite visite de ce musée virtuel, accessible uniquement en ligne, s'impose, histoire de vous mettre définitivement de bonne humeur. Parallèlement à la collection permanente où une quarantaine d'artistes contemporains, connus ou non, montrent leurs sourires, un agenda culturel permet de se tenir informé des dernières expositions du moment à Paris et en province. Pratique même pour ceux qui restent dans la capitale pendant l'été.

Cristina Marino
Leronde.fr

C alé dans un sac, un baluchon, avec les lunettes de soleil ou la crème solaire, le livre est l'un des accessoires de l'été. Pour de nombreux lecteurs, les vacances sont l'occasion de piocher dans le tas d'ouvrages entassés tout au long de l'année. « *C'est une période considérable de lecture*, explique Jean-Claude Dubost, PDG d'Univers poche. *Celle-ci reste l'un des passe-temps favoris. On vend certes des romans et des thrillers mais tout se vend. Sans doute, le lecteur occasionnel va-t-il prendre un best-seller.* »

La définition du livre de vacances est large. L'objet est protéiforme. Il est épatant, saga familiale, polar, histoire fantastique ; il est français ou traduit, le plus souvent, de l'anglais. Parmi les ouvrages qui peuvent faire partie du club, *Vous revoir*, de Marc Lévy (éd. Robert Laffont), *Dolmen*, le roman de la série d'été de TF1, de Nicole Jamet et Marie-Anne le Pezennec (éd. Michel Lafon), *Blonde attitude*, de Plum Sykes (Fleuve Noir), *La Dame de Blackingham*, de Brenda Ventrease (Belfond) ou encore *Quatre souris vertes*, de James Patterson (éd. Jean-Claude Lattès). La vie du *Da Vinci*

Code, de Dan Brown, se poursuit en poche (Pocket)

L'histoire raconte que Robert Laffont a lancé l'idée des livres de vacances dans les années 1960 : « *Je pensais à une série de livres pour l'été*, raconte l'éditeur de Lapiere et Collins. *Il s'agissait de proposer une collection de lectures plus adaptées aux vacances.* » Mais ce type d'ouvrage n'est pas nécessairement publié pour l'été : « *Tout se joue à 90 % en avril-mai*, estime Laurent Laffont, directeur éditorial chez Latès. *Les livres formatés pour l'été sont plutôt des livres du printemps.* »

Pour Leonello Brandolini, PDG des éditions Robert Laffont, « *le livre de vacances n'est pas un phénomène en soi. On peut partir du principe que les gens veulent de la littérature pour les vacances.* »

Si le dernier Marc Lévy a été publié à la mi-juin, c'est parce que l'auteur a rendu son manuscrit... en retard. « *Et pour Marc Lévy, peu importe la saison*, poursuit Leonello Brandolini (300 000 exemplaires de livres sont déjà sortis). *En revanche, lorsque l'on parle de Minette Walters, par exemple, il est sûr que l'on préfère le sortir en mars ou avril qu'en octo-*

bre. » Un livre aussi s'annonce plutôt bien : *La Mauvaise Vie*, de Frédéric Mitterrand, qui, depuis sa sortie en mars, totalise environ 150 000 exemplaires vendus.

Et pourtant, il existe un phénomène des livres de vacances. Pour Pierre Fery-Zendel, directeur délégué de Michel Lafon, il s'est même accentué : « *Depuis quatre ou cinq ans, la période est propice pour les romans et même les documents.* »

« TENIR L'ÉTÉ »

Chez Belfond, le livre de vacances est apparu en 2003 avec *La Reine des pluies*, de Katherine Scholes. L'ouvrage, qui comportait un cadeau – un bandana –, s'est vendu à 50 000 exemplaires. Cette année, *La Dame de Blackingham* contient un marque-page. Mais la maison tient un autre livre d'été, inattendu : *Les Cerfs-volants de Kaboul*, de Khaled Hosseini : « *On peut se donner les moyens d'un succès, mais cela reste le fait d'une alchimie, du lecteur* », constate Françoise Triffaux, directrice de Belfond. Ainsi de *Juste un regard*, de Harlan Coben, publié en avril et déjà vendu à 140 000 exemplaires, qui devrait « tenir l'été ».

Une saison contrastée pour les libraires

Les libraires vont vivre l'été à des rythmes divers. Certains, par exemple, voient leur sort lié à la saison. « *L'activité est multipliée par trois* », explique Patrick Darrigade, de la Maison de la presse de Biarritz, située non loin de la plage. La période est donc primordiale. « *Une saison loupée, c'est une année loupée* », poursuit Patrick Darrigade. La librairie gère des quantités plus importantes, le réassort est quotidien. Parmi les livres qui sont « rentrés » en grande quantité, *Vous revoir* de Marc Lévy (Robert Laffont) ou encore les poches, pratiques pour la plage. Le magasin ouvre jusqu'à 20 heures mais s'accorde une plus large coupure à l'heure du déjeuner. La saison va se poursuivre avec la rentrée littéraire, avant un reflux en octobre.

Placée sur l'avenue Victor-Hugo qui descend vers les arènes de Nîmes, la librairie Goyard va proposer des livres en anglais à l'attention des touristes étrangers. Clémentine Goyard, qui tient l'établissement, ne va pas changer son agencement, mais elle va bâtir « *une bonne mise en place des livres de poche ou encore des polars* ».

A Toulouse, Ombres blanches n'a pas d'orientation estivale particulière mais vend beaucoup de fonds en juillet : « *Les Toulousains partent relativement tard et nous leur conseillons des lectures comme Le Chevalier de Sainte-Hermine d'Alexandre Dumas (Phébus)* », indique Christian Thorel, directeur de la librairie.

Située dans le centre-ville mais non dans la vieille ville d'Antibes, la librairie Privat Sorbonne va, elle, souffler... : « *Notre activité n'est quasiment pas liée à la saisonnalité*, explique Laurence Tieulié, responsable de la maison. *Nous ressortons les fonds. C'est aussi l'occasion de remettre en lumière les ouvrages que nous avons aimés.* » Jean-Paul Collet, de la librairie La Boucherie à Paris, va refaire un tour d'horizon, au calme : « *Nous refaisons la mise en place avec tous les livres que nous avons aimés, nous reprenons des ouvrages de l'année 2004 ou même de 2003. Les lecteurs sont plus attentifs aux conseils.* » La librairie ferme début août, avant la mise en place de la déferlante de la rentrée littéraire.

B. M.

Bénédicte Mathieu

Nouvelles acquisitions pour Actes Sud

LE CONTRAT a été signé mercredi 29 juin avec les éditions de l'Imprimerie nationale ; vendredi 24 juin, un accord avait été signé avec les éditions Thierry Magnier. Après quelques semaines de négociations, c'est désormais chose faite, les deux maisons d'édition ont lié leur sort à Actes Sud. Deux opérations simultanées, différentes, mais « *cohérentes* », indique Françoise Nyssen, directrice d'Actes Sud.

Actes Sud reprend toute l'activité d'édition générale des éditions de l'Imprimerie nationale à l'exception de l'édition technique. Cette maison réalise un chiffre d'affaires annuel d'environ 2 millions d'euros, les trois quarts étant réalisés avec les beaux livres et un quart avec la collection de « *La Salamandre* », qui publie des livres bilingues, notamment Dante.

Dans l'opération, Actes Sud dispose également du fonds, de l'ordre de 300 ouvrages.

Le ministère de tutelle des éditions de l'Imprimerie nationale (Bercy) a donné son accord pour cette cession à la condition du maintien du nom, de l'activité, des garanties de sauvegarde et de développement de la marque. En octobre 2004, le Conseil de la concurrence de Bruxelles avait demandé au groupe Imprimerie nationale de négocier des partenariats pour ses activités concurrentielles. Pour la maison d'édition, un appel avait été lancé aux éditeurs : « *Actes Sud, par son dynamisme, par son image de marque, par le fait que la maison soit présente dans le livre d'art, la littérature ou le livre de poche, avait toutes les qualités pour cette acquisition* », explique Jean-

Marc Dabadie, directeur des éditions de Imprimerie nationale. Celui-ci rejoint, le 1^{er} juillet, la rue Séguier, siège parisien d'Actes Sud, avec sa collaboratrice. C'est également à cette date que la diffusion sera assurée par Actes Sud et la distribution par Union distribution (Flammariot).

Le deuxième volet de l'opération concerne les éditions Thierry Magnier, spécialisées dans la littérature de jeunesse. Actes Sud en prend la majorité ; Thierry Magnier lui-même entre en minorité chez Actes Sud. « *Thierry Magnier rejoint l'équipe d'Actes Sud et continue à développer son catalogue, tout en dirigeant Actes Sud Junior* », explique Françoise Nyssen. Celui-ci prendra ses fonctions le 1^{er} juillet. Actes Sud Junior était auparavant dirigé par Made-

leine Thoby, qui avait démissionné le 1^{er} mars pour prendre la direction des éditions du Gulf Stream.

A partir du 1^{er} janvier 2006, la distribution de Thierry Magnier, qui était assurée par Harmonia Mundi, reviendra à Actes Sud Diffusion et la distribution à Union distribution : « *Nous voulons montrer que l'on peut continuer à faire de la création, à prendre des risques, et que l'on peut faire d'autres choses sur la littérature jeunesse* », explique Thierry Magnier.

Françoise Nyssen poursuit : « *L'arrivée de Thierry Magnier correspond à une volonté de développer le secteur jeunesse, qui s'était déjà illustrée lors du rapprochement avec les éditions du Rouergue.* » En janvier, Actes Sud et les éditions du Rouergue avaient fusionné : « *Tout cela se fait dans l'optique de travailler ensemble*, poursuit Françoise Nyssen. *Nous avons envie de nous accouder ensemble. La fusion avec Le Rouergue procédait du même esprit.* » Actes Sud diffuse également la maison d'édition de littérature de jeunesse Sarbacane, ainsi que Naïve.

B. M.

AGENDA

« Lire à la plage »

Du 11 juillet au 12 septembre, Saint-Raphaël (83) propose sa première édition de « Lire à la plage », autour de l'exposition de photos d'écrivains de Micheline Pelletier, « *L'œil à la plume* », et d'un village de bouquinistes où il sera proposé des prêts de livres des auteurs photographiés. Viendront notamment dédicacer les livres : Hélène Carrère d'Encausse, Edmonde Charles-Roux, Benoît Groult, Yann Queffélec et Max Gallo (rens. : 04-94-79-25-63).

■ **DU 4 AU 6 JUILLET. WHITMAN. A Paris**, colloque « Celebrating Whitman », pour le 150^e anniversaire de la première publication de *Feuilles d'herbe*, de Walt Whitman (à Paris-VII, 10, rue Charles-V, 4^e ; sens. : www.ufr-anglais.univ-paris7.fr/COLLOCCHV/Celebrating_Whitman.htm) ; le 5 sera donnée une lecture bilingue de poèmes contemporains pour la parution de l'anthologie *Walt Whitman, hom (m) age*

2005-1855 (éd. Joca Seria/Turtle Point Press) (à 20 heures au Reid Hall, 4, rue de Chevreuse, 6^e).

■ **DU 7 JUILLET AU 25 AOÛT. THÉ. A Paris**, tous les jeudis, le Thé des écrivains propose ses lectures de l'été, où un invité surprise sera convié à lire un extrait de son choix sur son thème préféré ; la sélection thématique sera établie par Hubert Artus et Georges-Emmanuel Morali

(16, rue des Minimes, 3^e ; sens. : 01-40-29-46-25 ou www.thedesecrivains.com).

■ **LES 8 JUILLET ET 24 AOÛT. POÉSIE. A L'Isle-sur-la-Sorgue** (84), les 2^{es} Nuits de la poésie, organisées par Christian Le Mellec, accueilleront Eduardo Manet, qui lira Césaire, Breton et Char (le 8). Alain Carré lira Rimbaud et François-René Duchâble interprétera Chopin, Debussy et Liszt, le 24 août (sens. : 04-90-38-43-87).

■ **LES 8 ET 9 JUILLET. IMAGE. A Eau-bonne** (95), 1^{er} université d'été de l'Institut international Charles-Perault autour du thème « *L'image pour la jeunesse et ses supports* » (sens. : www.institutperrault.org).

ECRIVAINS

débutants ou confirmés

Les Editions Amalthée recherche des manuscrits inédits

Envoyez-nous vos écrits :
2, rue Crucy
44005 Nantes Cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78

LITTÉRATURES

C'était un temps déraisonnable

Dans cette chronique des longues années de guerre, on parle beaucoup de Nice où toute une petite société continue à s'amuser alors que le monde s'écroule. Au-delà se compose une histoire en perspective, en associations d'idées et en rebondissements

SOUS LE RÈGNE DE MAGOG
de Georges Walter.
Denoël, 490 p., 24 €.

C'est un monde sans lumière. Le monde noir et glacé des profondeurs extrêmes. Des fosses et des gouffres recouverts d'océan. C'est aussi un royaume. Singulier. Sans partage. Celui d'Architeuthis dux, le calmar géant. Céphalopode décapode atteignant les vingt mètres. « En forme de torpille, le monstre (...) a cinq paires de tentacules avec des ventouses de dix centimètres de diamètre, un bec capable de couper un câble d'acier, une bouche assez grande pour avaler un baleineau, et des yeux de la taille d'une assiette, les plus considérables de tout le règne animal. » Il y a de quoi frémir surtout lorsque l'on sait que ses « capacités psychiques » lui permettraient peut-être, au hasard de l'évolution, de remplacer l'homme comme maître de la terre. Quelques millions d'années suffiraient simplement.

Nous sommes en 1942 à Monaco. Qui s'intéresse aux cauchemars ichtyologiques du sous-directeur du Musée océanographique ? Ici, on est trop occupé à bâfrer dans les palaces. Toute une petite société ventripotente, insouciant et stupide. Et lorsque l'on est bête, on est souvent méchant. Les mains sur les oreilles, yeux cachés, lèvres closes. Comment vivre ainsi en ces temps inquiétants et sinistres ?

Une autre créature veut étendre son empire et rêve sur son trône d'un Reich de mille ans. C'est Hitler. Caporal autrichien. Schicklgruber, de son premier nom sur les papiers d'état civil. Führer fou entraînant le monde dans l'apocalypse. Magog aussi comme vont l'appeler ces mélomanes de la Mitteleuropa exilés à Nice et qui se réunissent les mardis pour écouter ensemble les grands compositeurs. Magog : deux syllabes qui disent le mal et le chaos. La douleur, l'enfer et la rage impuissante. De la musique de chambre et de la ville de Nice, on parle beaucoup dans cette longue chronique des longues années de guerre. La trame. Le décor. Au-delà se compose une histoire en perspective, en associations d'idées et en rebondissements.

SUITE PICARESQUE

Un livre essentiel, écrit, comme le confie Georges Walter, « à l'article de la mort ». Décision prise à ce moment précis où, proche du basculement, on voit redéfiler d'un coup sa vie entière. Une expérience ultime qui l'a poussé à témoigner. A retracer l'aventure de ces jours écrasés dans l'état du nazisme et de l'Occupation. Même s'il a changé le nom des personnages, même s'il arrange un peu, même s'il aménage, Walter tient avant tout à dire qu'il s'agit d'un récit. « Pour que l'on sache que ce sont de vrais souvenirs, des choses vécues. »



PRÉFECTURE DES ALPES-MARITIMES/DÉLÉGATION DÉPARTEMENTALE À L'INFORMATION

Librairie à destination des troupes allemandes, dans les rues de Nice, durant l'Occupation

Ils sont trois jeunes gens, Jérôme, Boris et Franck, rêvant des déserts d'Afrique, composant des poèmes. Emportés dans l'envie de filles mystérieuses. Ces petits Don Quichotte se font leur résistance. sublimes, courageux et surtout inconscients. 1939 à 1945. Avec eux on s'en va dans une suite picaresque.

Anecdotes et grands faits. Les lignes de la main lues par une bohémienne. Les forêts de la Drôme. Les « caches de vipères ». Le rappel terrifiant des pogroms d'Ukraine. Les rafles du matin. Les gestapistes déçus, leur gibier envolé, et qui, pour embarquer malgré tout quelque chose, emportent un violoncelle. Un ami de collège parti pour s'engager dans la Waffen SS. Une chaconne de Bach. Des canons de vin rouge. Des colonnes de Panzer. Walter écrit touffu. Sans pause. Il nous entraîne. Nous décrypte l'Histoire. Nous balade. Nous ramène. Raconte la vieille Europe et la Hongrie des rois. C'est la marche du siècle. L'éclatement des frontières.

On a beau être à Nice et jouer au passant du quai Saint-Jean-Baptiste à la place Masséna, de l'avenue de Verdun jusqu'à la rue de France, on voyage très loin. On s'enfuit. On s'arrache à l'horreur. Et puis on la retrouve là où on ne l'attend pas. Il y avait les camps. Les tortures, les balles dans la nuque... Au bout d'une laisse de chien, un charcutier rougeaud attache à sa boutique une femme tondue. C'est la Libération.

« PESSIMISME HILARE »

« Je suis d'un pessimisme hilare », explique Georges Walter. Juste de la distance, celle que donne le temps. Pas le moindre cynisme dans ses mots toutefois. Car ce livre où l'histoire rejoint l'universel, parle aussi d'un amour. Le sien avec Léna, pianiste surdouée qui ne veut jouer que devant une salle vide. Seule enfant d'un médecin russe empétré dans ses songes. L'âme slave. La révolte. C'est ce premier baiser devant les tanks allemands. L'espoir s'est incarné. « Le crime n'a pas désaccordé les pianos », fait dire Walter à la jeune fille. Le son pur en symbole.

Dans son bunker, Hitler s'est tiré une balle dans la tempe droite. Fin de l'ère de Magog. Un autre jour se lève. Mais pour combien de temps ? Tout au fond de la mer où reposent les épaves, le grand céphalopode veille. Architeuthis dux, le prochain survivant.

Xavier Houssin

La leçon d'oiseau d'Erik Orsenna

L'éloge de l'esprit d'équipe et de l'innovation d'un conteur adepte du concret et de l'invention

DERNIÈRES NOUVELLES DES OISEAUX
d'Erik Orsenna.
Stock, 144 p., 13 €.

Après la mer, les airs, mais toujours le goût du conte. De *La grammaire est une chanson douce* (2001), puis *Les Chevaliers du subjonctif* (2004) jusqu'à ces *Dernières nouvelles des oiseaux*, Erik Orsenna s'adonne de plus en plus volontiers à son goût pour la fable, autre résolution du rapport au réel pour le romancier. « *Engoncé* » dans ce costume trop strict, il a résolument opté pour la liberté taille XXL, grand air et grand large confondus.

Tout lui est prétexte. Confessant son immense respect pour les ingénieurs, son goût pour les usines et le monde industriel, il a parfois accepté de signer des textes pour ces anniversaires ou ces grands événements qui ponctuellement rappellent cette

geste trop négligée de l'esprit humain. Aussi, quand il fut approché pour commenter, avec quelques photographes, l'aventure de la naissance de l'Airbus A380, il a proposé d'écrire un conte qui célèbre autrement l'innovation. Un éloge de l'esprit d'équipe, un hymne à la passion aussi. Destiné d'abord aux enfants de ces agents si absorbés par leur mission qu'ils manquent une part de leur vie familiale. Soumettant son premier jet à des enfants des quatre pays impliqués dans l'aventure, il a ainsi composé une fable qui paraît dans quatre langues (français, allemand, castillan et anglais), avec le même commentaire graphique de Santiago Morilla.

BATEAU MÉTAPHORIQUE

Sept enfants – tous isolés dans leur passion et pareillement rebelles – sont invités sur une île, équipage improbable d'un bateau métaphorique. A force de patience et

d'astucieuse provocation des deux adultes qui les encadrent, ils forment bientôt, sous le patronage de Robinson, « professeur de solitude », un collectif capable de relever tous les défis. Aussi, lorsque la tempête menace leur refuge, ils décident d'inventer leur salut, déclinent les concours extérieurs et visent l'ascension dans les airs, l'évasion par l'envol, puisque toute aspiration élève. Un squelette de baleine, un collectionneur de nuages, des réserves de rhum, un spécialiste de la colle, un autre du déménagement, un fou d'escaliers, une amie des ailes et quelques oiseaux, venus en curieux, participent bientôt à l'incroyable chantier avant d'embarquer dans cette arche d'un nouveau genre tandis que les arpèges d'un piano bariolé saluent le concours du vent lorsque celui-ci prend obligeamment sur son dos le curieux vaisseau – puisque si le ciel accable, il répare aussi...

Le conte joue de la féerie. Comme la langue d'Orsenna. « Les idées sont comme les arbres. Pour les comprendre, il faut commencer par l'origine : la graine. Celui qui ne garde pas à l'esprit le souvenir de la graine ne saura rien de l'arbre. » Le conteur s'est choisi un rôle dans la distribution, celui de Thomas, le « fabricant de mariages », celui « qui unit et réunit des choses ». Ramenant la création à une sorte de récréation. Logique pour qui « joue » plus qu'il ne « se la joue »...

L'ironique est-il un « malade de l'œil » ? On en doute, à déguster Orsenna. Plutôt un joueur professionnel, un adepte du concret, du décalé, de l'inventif. Un explorateur du réel qui tire sa sagesse de l'observation. Un pédagogue aussi, qui, obsédé par Borges, Calvino et Caillois, philosophe à sa façon, élégante et émancipatrice. Une leçon d'oiseau – ou de marin.

Philippe-Jean Catinchi

Sous le regard de Dieu

Pontier ose une terrible parabole sur la rédemption

LE CIMETIÈRE DES ANGES
d'Arnauld Pontier.
Actes Sud, 160 p., 17 €.

Difficile de cerner Arnauld Pontier. En marge des textes qu'il destine aux plus jeunes, le responsable éditorial de Paris Musées a déjà signé deux romans, *La Fête impériale*, opus libertin joliment illustré (2002), et *La Treizième Cible* (2003), tableau d'une enfance sacrifiée par les jeux indignes des adultes. L'amour comme la haine ne suffisent plus à Pontier dont l'ambition se précise toujours plus. Ainsi *Le Cimetière des anges* n'est pas un énième roman sur la Grande Guerre, mais une plongée stupéfiante dans la partie de bras de fer que se livrent, dans l'horreur des tranchées, quand l'enfer « déborde » sur la terre », Dieu et Diabole.

Comme naguère la petite Agnès, orpheline recueillie « comme un petit chiot », le Père Faillard arrache

à la mort un homme nu et amnésique qu'il baptise Adam. Ange ou démon, le rescapé dont Agnès s'éprend va chercher et sauver un autre soldat, Hugo, qui lui ressemble trait pour trait. Dans un rougeolement de fournaise – les forêts flambent et l'air sent le soufre –, le prêtre, vrillé depuis l'enfance par le doute, perd, plus encore que son latin, ses repères. Tempêtes dans les cœurs et les âmes, vertige de la damnation, face cachée du salut miraculeux, le propos joue du fantastique et du blasphème. Les grigris échouent à conjurer le sort, et le lecteur s'égare à décrypter cette fresque d'une force incandescente, dont la leçon se perd dans l'absurdité de la boucherie. Dieu et Satan aux abonnés absents, reste un cauchemar qui interdit le répit et une interrogation ouverte sur le libre arbitre. Et on s'inquiète. Que nous réservera le prochain Pontier ?

Ph.-J. C.

Quand Richard Millet se proclame « contemporain capital »...

PARTI PRIS

QU'ON AIME ou non ses livres, on croyait pouvoir affirmer que Richard Millet, abordant la cinquantaine fort d'une trentaine de publications, était un écrivain construisant son œuvre avec vigueur et certitude. Aussi ouvre-t-on avec curiosité ce *Harcèlement littéraire*, en dépit de son titre plutôt répulsif (dont l'explication est donnée aux pages 102 et 103).

Deux jeunes universitaires, Delphine Descaves et Thierry Cecille, bons connaisseurs de l'œuvre de Millet, s'entretiennent avec lui de son travail et de son rapport à la littérature. A priori, c'est passionnant. On peut toutefois s'inquiéter dès l'avant-propos de Thierry Cecille : « Il n'est pas aisé, cher Richard Millet, de décrire cette alchimie de respect et de confiance, d'illumination et de mystère, d'admiration et d'amitié – qui naît et nous tient en éveil, à l'écoute de votre voix –, puisqu'il s'agit pour moi de cela, avant tout, dans vos livres. » Pêché de jeunesse et d'admiration ? Probablement. Mais on aurait dû éviter à Thierry Cecille cette introduction ridiculement grandiloquente.

La suite, malheureusement, est à la mesure des craintes suscitées par cette phrase. A côté d'échanges pertinents et précis sur ses textes, Richard Millet se livre,

avec la complicité complaisante de ses interlocuteurs – teintée parfois de feinte contestation – à un exercice de démolition, très peu argumenté, de ses contemporains.

Un exercice parfaitement inutile pour un écrivain qui sait ce qu'il fait et ce qu'il veut. De page en page, on va de consternation en consternation. Des observations qui appelleraient une vraie discussion sont expédiées en quelques lignes, comme des évidences. Ainsi, critiquant les romanciers des éditions de Minuit, Richard Millet, après un hommage à quelques-uns – dont Claude Simon, sur lequel il fera des réserves ultérieurement –, assène ceci : « Les autres, Eche- noz et ses épigones, sont les fils naturels de Queneau et de Robbe-Grillet : ils ne m'intéressent pas plus que les petits neveux de Céline et de Duras, ou les hybrides de Beckett et de Bradbury. Les romans de Queneau ont terriblement vieilli, ceux de Robbe-Grillet ne sont que la figure symbolique du Nouveau Roman, et il y a

une vieillerie stylistique chez Céline, à cause de son argot daté, notamment, et un phrasé qui, sauf dans *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit*, m'ennuient considérablement. »

Voilà le sujet d'un livre entier, ou du moins d'un long entretien. Mais non, Richard Millet a fait part de son ennui, décrété Céline daté, et on passe. A Kundera, par exemple, « chez qui je ne sens pas de style », dit Millet, ou alors une écriture qui met l'efficacité narrative au service d'une démonstration ». Kundera, liquidé. En outre, dans un récent entretien au *Nouvel Observateur*, développant le propos de son livre, Millet donnait l'impression de lire au moins en cinq langues – ce qui est peut-être le cas –, d'être capable de saisir toutes les nuances d'un style, dans toutes ces langues, et, cette fois, c'était Phillip Roth qui était qualifié de « sans style ». C'est un peu court, peut-être, comme critique, tant pour Kundera que pour Roth.

On a peine à y croire, mais tout y passe des rengaines des « hommes de lettres » un peu aigres (pourtant, affirme Millet, « l'existence d'homme de lettres me répugne »). Les journalistes sont nuls. Certes. Alors on espère que, quand Richard Millet signale n'avoir jamais eu la « une » d'un supplément littéraire ni d'invitation à la télévision, il en est fier et heureux. Toutefois, sa référence, et presque révérence, au livre hâtif d'Elisabeth Lévy, *Les Maîtres censeurs*, en fait douter : « On est bien là dans ce système inquisitorial magistralement analysé par Elisabeth Lévy dans ses Maîtres censeurs. »

On n'en finirait pas de relever les moments où Richard Millet enfonce – avec fracas... – des portes ouvertes. Prenons-en un seul : « *Ecrire comme je le fais, à partir d'une solitude absolue, c'est être un moraliste.* » On n'en doute pas. Mais qui connaît un écrivain n'écrivant pas à partir d'une solitude absolue ? Heureusement, en septembre, paraît un nouveau roman de Richard Millet, qui devrait faire oublier ce petit livre annexe.

Si l'on veut se reconforter – et se désoler sur l'état intellectuel de la France actuelle –, il faut lire la réédition de *L'Ouverture* de

la chasse, de Dominique de Roux, paru en 1968. Des textes polémiques, brillants, d'un homme qui ne critiquait pas ses contemporains – Faye, Hallier, Sollers... – sans les lire. Mais c'était un temps où la droite intellectuelle savait où elle était et ce qu'elle pensait. Prémonitoire, Dominique de Roux voit Robbe-Grillet en « futur académicien cynique ». Il a autre chose à dire de Céline que « vieilleries stylistiques ». Il célèbre Ezra Pound et Gombrowicz. On admire, on conteste, on s'indigne parfois. Mais on ne s'ennuie jamais.

Josyane Savigneau

HARCÈLEMENT LITTÉRAIRE

de Richard Millet.
Entretiens avec Delphine Descaves et Thierry Cecille,
Gallimard, 210 p., 16,90 €.

L'OUVERTURE DE LA CHASSE
de Dominique de Roux.
Ed. du Rocher, 206 p., 18,90 €.

★ *Ma vie parmi les ombres*, de Richard Millet, paraît en « Folio » (n° 4225) – édition revue par l'auteur.



Histoires du Wyoming

Un premier recueil de nouvelles unanimement salué outre-Atlantique

QUAND NOUS ÉTIONS LOUPS
(When We Were Wolves)
de Jon Billman.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Michel Lederer,
Albin Michel, « Terres
d'Amérique », 276 p., 20 €.

Pas étonnant que ces treize nouvelles aient plu à Annie Proulx. D'abord parce que le Prix Pulitzer 1993 affectionne ce genre qui ne laisse place ni à la digression ni à la mauvaise graine. Ensuite parce que cela se passe dans ce gigantesque territoire trapézoïdal situé au nord-ouest des Etats-Unis qu'est le Wyoming où elle a choisi de s'isoler.

Pas le Wyoming des cartes postales, qui représentent un cadre idéal où les pêcheurs à la mouche sont tirés à quatre épingles et les cow-girls ont toutes une poitrine avantagieuse. Jon Billman, qui vit là-bas lui aussi, connaît la dureté de cette terre abrasée par le vent, où coyotes et serpents à sonnette règnent en maîtres. Et c'est tout cet univers qu'il fait ici revivre avec un talent remarquable pour un premier ouvrage – ce qui n'a pas échappé à l'ensemble de la critique outre-Atlantique.

Un univers, souvent masculin, « où les Blancs ont mis leur nom sur tout, ont tiré sur les Indiens et ont leurs portraits dans les manuels scolaires et leurs noms sur les cartes ». Un endroit désert aussi, tel que Hams Fork où, « si on n'est pas mormon, c'est qu'on a un passé », comme le note le narrateur d'« Indiens ». Ici, les mormons constituent près des trois quarts de la population, possèdent leur propre épicerie et toutes les stations-service, siègent au conseil d'administration des écoles et au conseil municipal.

Ici, les rumeurs sont accueillies comme autant de vérités et jamais une jolie fille ne passe. Ici,

c'est-à-dire loin de tout. Le Wyoming, un temps promu au rang de terre promise avec la découverte de gisements d'uranium, pleure aujourd'hui ses mustangs défunts et ses rodéos perdus. Ses hommes, laissés sur le carreau de mines désertées, emmènent leurs promesses gâcher leurs rêves d'enfant à Las Vegas et rentrent fêter tout ça en buvant de la bière d'importation au lieu des Rainier habituelles, priant pour que l'aventure ne vire pas trop tôt au cauchemar car, comme le résume un des protagonistes, si ça tourne mal, « il n'y a nulle part où aller sinon au bout de la route ».

DOUCE ILLUSION

Alors tous les personnages de *Quand nous étions loups* composent. Font avec. Certains pompiers pêchent pendant leurs heures de pause, avant de mettre volontairement le feu pour justifier leurs salaires ; beaucoup trafiquent, ou, comme Wayne, personnage attachant et récurrent, exploitent leurs médiocres talents de peintre pour vendre des toiles aux touristes en quête d'un Wyoming mythique.

Contre l'acharnement de cette nature sauvage qui n'existe pourtant plus que dans le cœur de quelques-uns, contre la rudesse de son climat et celle d'un quotidien où les histoires d'amour sont aussi saisonnières que les feux de forêt, Wayne a un remède : la construction, dans son jardin, de *Cuba-Libre*, son voilier en bois. Il rêve de hisser les voiles et le pavillon noir, de désertier cette région où devenir cow-boy est le moyen le plus sûr de « te vider les poches et de te casser le dos », pour gagner des rivages plus cléments et se bercer de la douce illusion que l'on peut « vivre grâce à l'économie du tiers-monde où quelques billets verts font de vous un nabab ».

E. G.

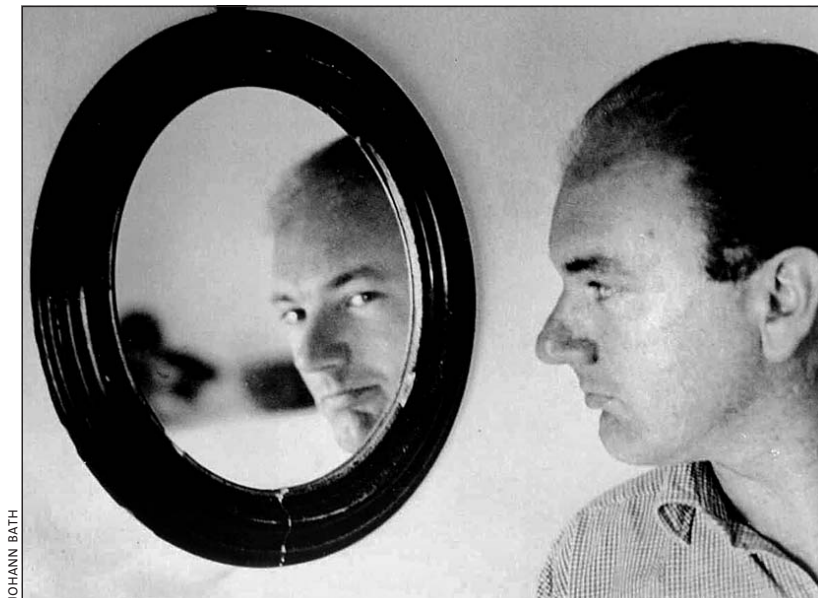
LES MANGE-PAS-CHE
(Die Billigesser)
de Thomas Bernhard.
Traduit de l'allemand (Autriche)
par Claude Porcell,
Gallimard, 120 p., 11 €.

Quel manque ouvert par l'absence de Thomas Bernhard ! Deuil de l'attente, en apparence inépuisable, des œuvres neuves de « l'énonciateur » inflexible (1931-1989). Manque, deuil, aujourd'hui interrompu par la publication non d'un livre posthume, mais d'un roman inédit en France : *Les Mange-pas-cher*, paru dès 1980 à Francfort, puis oublié avant d'être récemment signalé par le frère de l'auteur à l'un des grands traducteurs de Bernhard, Claude Porcell.

Résurrection d'un Thomas Bernhard envoûteur, étreignant le lecteur en ces litanies qui, peu à peu, l'absorbent, le maintiennent contaminé, en osmose avec la substance même du texte. Ici, l'œuvre ne plonge pas dans la tragédie ou même le drame. Pas d'impressions, d'indignation qui permet la tendresse, pas de sarcasme, mais les tristesses du marasme et de la déception. La voix toujours étale, inexorable, celle du narrateur, semble plus sourde, plus amortie ; elle n'en est que plus déchirante lorsqu'elle s'adonne avec Koller, son héros, au pathos de la négation, au déni du pathos.

FERVEUR IMPUISSANTE

Le narrateur nous entraîne donc à la suite de Koller, dans un monde supposé réparé, mais déjà si profané que rien ne s'y prête plus à la profanation. Des lieux où tout est vaincu déjà, résigné, consentant, comme le sont les « habitués » de la Cantine publique viennoise, ces « mange-pas-cher » aux manies grises, aux piètres vanités (ceux-là mêmes que Koller, acculé à les



Thomas Bernhard

rejoindre, raconte et se raconte avoir choisi pour objet de ses recherches scientifiques, de son œuvre à jamais en projet).

Pour être allé dans un parc vers le « vieux chêne au lieu du vieux frêne », Koller a subi la morsure d'un chien et, de là, l'amputation d'une jambe. Nous le découvrons mutilé depuis seize ans, mais tenant l'accident pour « le couronnement de sa vie » : ne lui a-t-il pas offert la chance, en grande part due à ses indemnités, de s'adonner exclusivement à l'esprit de la pensée ? Au projet sans fin ressassé d'une œuvre qu'en fait il n'ébauche pas.

Virtuosité de Bernhard, qui oblige à la crédulité face aux dupes de Koller. C'est peu à peu que le lecteur se laisse atteindre, inquiet, comme embarrassé, persuadé de faire erreur, par les tremblements du soupçon. Le narrateur lui-même se présentait en vassal, admirateur

jaloux et méprisé de l'infirme, qui l'a toujours réduit à demeurer « secondaire ». C'est avec lenteur qu'il laisse les vérités pressenties par le lecteur transpercer, insidieuses, le portrait d'un Koller magistral, révélant un Koller devenu au cours d'années intraitables « un être pitoyable, un être pitoyable aussi ».

Un homme éconduit sans fin, misérable et violent. Un pervers qui, du narrateur après tout complice de ses impostures, n'attend que de « le voir sans condition se soumettre et se rendre et approuver son propre anéantissement et par là s'anéantir ».

Mais ne manque-t-il pas seulement à Koller, dans sa ferveur impuissante, d'être devenu l'écrivain capable de « ces phrases historiques qu'un fou qu'on appelle écrivain ou penseur a écrites pour accrédié sa folie » ? Un écrivain tel Thomas Bernhard.

Oui, comme elle manque cette

voix liturgique, apte à décrypter la douleur, à prononcer le rire. Voix de Bernhard inscrivant jusqu'au vertige les retenues de la fureur, les ressassements de l'évidence, la répression du cri. Mais les mots émis par l'écrivain mort peuvent désormais se compter ; il n'y en aura plus d'autres pour dire que « tous ensemble nous n'avons rien été d'autre pendant ce demi-siècle qu'une grande douleur », et que « nous gelons dans cette clarté ». Plus aucune de ses lignes ne viendra s'ajouter pour déferler vers l'interdit, rythmer les tempos du crime, les musiques de la stupeur face à nos apocalypses.

On sait, en refermant ce volume, que cette lecture fut un dernier rendez-vous. Reste à relire, à visiter dans notre mémoire la plus vive une de ces œuvres qui aident à dépasser les clôtures de nos vies.

Viviane Forrester

Passion illimitée

Chroniques engagées de Mario Vargas Llosa

LE LANGAGE DE LA PASSION
(El lenguaje de la pasión)
de Mario Vargas Llosa.
Traduit de l'espagnol (Pérou)
par Albert Bensoussan
et Anne-Marie Casés.
Gallimard, 368 p., 25 €.

Mario Vargas Llosa est un éternel passionné. Nous l'avons toujours connu dans cet état. Lorsque nous travaillions, lui et moi, à l'ancienne RTF, à la fin des années 1950, il était passionnément procubain et, en même temps, éperdument amoureux (il le raconte dans *La Tante Julia et le scribouillard*). Tout en suivant la tradition de protestation sociale de la fiction péruvienne contre la corruption politique, le *machismo*, les préjugés raciaux et la violence, il ne manquait pas de souligner qu'un auteur ne devait jamais se transformer en prédateur ou soumettre ses objectifs artistiques à la propagande idéologique. Cela ne l'empêchera pas plus tard, en Espagne, de retourner son ardeur contre Franco – il faisait tous les jours quelque 200 kilomètres (Barcelone-Perpignan et retour) pour apporter la presse à ses amis de l'opposition – et de devenir un ami affectionné de García Márquez, au point de lui consacrer un pennum de 500 pages (*Histoire d'un déicide*, aujourd'hui épuisé) ; amitié qui culmina sur un coup (passionnel ?) de poing sur la figure de son demiurge. Vint ensuite la passion pour la politique néolibérale : il se présenta à l'élection présidentielle au Pérou et fut battu par Alberto Fujimori, qui appliqua, en fait, son programme. Sa passion, illimitée, atteint l'écriture, avec des travaux consacrés à Flaubert (à la suite de *L'Idiot de la famille*, de Sartre) et, tout dernièrement, à Victor Hugo (son dernier livre, paru en 2004, est une étude sur *Les Misérables*).

En fait, chez Vargas Llosa, cohabitent deux personnages : un romancier doté d'un sens du récit qui captive et fascine des lecteurs emportés,

entraînés par une intrigue où des forces sociales s'affrontent, des destins se jouent et l'histoire se décide. Sa grande variété de techniques d'avant-garde – en partie empruntées à Faulkner – est capable de construire les architectures narratives idoines pour créer une « double esthétique du vrai monde ».

L'autre Vargas Llosa est un pamphlétaire dans le sillage de Ronald Reagan et Margaret Thatcher, qui se répand dans les colonnes des « journaux de révérence » pour louer l'entreprise, aduler le patronat, flatter les Etats-Unis et caresser la mondialisation libérale. Ce sont particulièrement ces articles, que nous avons lus chaque quinzaine dans *El País* – pas tous et pas jusqu'à la fin –, qui composent le livre qui nous occupe maintenant.

PENTE SAVONNEUSE

À la lecture du titre du *Langage de la passion*, très fidèlement traduit, on est en droit de se demander à quelle sorte de passion on a affaire. Un chapitre de cet essai nous éclaire : c'est à Octavio Paz que Vargas Llosa pense, au poète mexicain, Prix Nobel de littérature, qui fut son ami et plus encore, sans doute, son mentor dans la république des lettres ; qui sut, à diverses époques de sa vie, le conseiller judicieusement (ne lui avait-il pas recommandé de ne pas poser le pied sur la pente savonneuse de la carrière politique ?). Cet écrit de l'auteur hispano-péruvien aborde maints sujets ; la politique, certes, la littérature et pas seulement hispanique ; mais aussi les arts et en particulier la peinture, avec un magnifique portrait de Frida Kahlo, un regard aigu sur Monet, et une étude fervente du peintre Delvaux. Dans la galerie des grands hommes, on retiendra une évocation sensible et touchante de Nelson Mandela, qui fait suite à la visite de sa cellule de réclusion. Qu'est ce livre sinon le parcours passionné d'un écrivain séduit plus que par le langage, par tous les langages ?

Ramon Chao

PAYS DE NUIT
(Layl el Bilad)
de Janane Jassim Hillawi.
Traduit de l'arabe (Irak)
par Stéphanie Dujols,
Actes Sud, 358 p., 24 €.

C'est un cri que lance le romancier irakien Janane Jassim Hillawi, un long hurlement de révolte contre la bouche de la guerre Iran-Irak (1980-1988). Un cri d'autant plus bouleversant que l'auteur, dont c'est le premier roman traduit en français, le hurle dans une langue poétique, rauque, tirant parfois vers le fantastique, sans jamais céder au pathos ni à la grandiloquence.

La guerre, le narrateur la décrit hors des explications politico-historiques, en la révélant par les sensations – les odeurs, les paysages, la faim, la terreur. Dans ce « pays de

nuît », les humains deviennent des tas gélatineux et puants, anéantis par l'animalité et l'avitilissement. L'auteur a écrit ce texte de révolte entre 1993 et 1998, à une période où Saddam Hussein suscitait des œuvres d'art sur commande, pour exalter la gloire du régime et l'héroïsme des martyrs. Exilé en Suède, il a pu le faire publier en arabe à Beyrouth, en 2002.

Originaire de Bassora, comme l'auteur, le héros, Abdallah, est un étudiant plus intéressé par les loisirs que par la politique. Son père, raïdi dans son amour-propre, est dupe de la propagande anti-iranienne. Sa mère – beau personnage féminin tout en soumission mélancolique – a une vision plus fine de la situation, mais son humanité est impuissante devant la machine de guerre. Malgré ses efforts pour échapper à l'armée, Abdallah est enrôlé et aussitôt

jeté dans une prison militaire pour une raison dérisoire : il ne porte pas la moustache. À partir de cette plongée dans la bestialité, le jeune homme un peu naïf va traverser un à un les cercles de l'enfer.

SCÈNES DE MASSACRES

Après la prison, il est envoyé combattre dans le désert. Il s'évade. Rattrapé, il est expédié sur les fronts les plus dangereux. Sauvé par une blessure qui le ramène à l'arrière, il est envoyé dans le Kurdistan irakien. Il déserte et se retrouve protégé par des combattants kurdes communistes. Après un passage par l'Irak, le visage et le dos brûlés, il parvient à rentrer à Bassora. Dans la ville en ruine, il erre tel un fantôme, flottant entre la vie et la mort.

Janane Jassim Hillawi livre des descriptions poignantes de Bassora, ancienne cité prospère, ainsi que

des paysages extrêmes de déserts et de montagnes. Les champs de bataille sont évoqués à travers les sons de la guerre – explosions, sifflements, hurlements des blessés, prières psalmodiées, grésillement des radios – et les odeurs. Dans des scènes de massacre hallucinantes, le romancier rend palpable la pestilence du sang et des cadavres. Seule image apaisante, qui revient comme un refrain, celle du fleuve de Bassora, fleuve des jeux d'enfance, des souvenirs du temps où la vie était encore humaine.

Par la puissance de l'évocation et la violence de la dénonciation, *Pays de nuit* ne manque pas de rappeler les meilleurs récits des tranchées de 1914-1918. Autant qu'un roman sur le conflit Irak-Iran, Janane Jassim Hillawi réussit d'abord un grand livre sur la guerre.

Catherine Bédarida

Iran-Irak : la descente aux enfers

Le long cri contre la guerre du romancier irakien Janane Jassim Hillawi

ZOOM



■ **L'ÉTRANGE ET LE CONNU**
et **LA LUCARNE**,
de Seamus Heaney

Dix ans après son prix Nobel, le poète irlandais (né en 1939) voit deux de ses recueils récents traduits en français. De son enfance paysanne, ses poèmes portent de nombreuses traces, dans une langue précise et concrète, puis, soudain, des envolées lyriques, avec de nombreuses références au Nouveau Testament, cassent l'image trop naturaliste. Dans *L'Étrange et le Connu*, on trouve des évocations de voyages et de paysages, toujours élevés à une dimension abstraite et noble : « Onze heures du matin. J'ai écrit cette note : / « Amoureux du roc, solitaire, sentinelle céleste, salut ! » / Et la colombe s'est élevée. Pure éléva-

tion. » Dans *La Lucarne*, des poèmes écrits par groupes de quatre tercets constituent des « ajustages », parmi lesquels des « Illuminations », plus chrétiennes que rimbaldiennes : « Instant extraordinaire où l'esprit flamboie / dans une pure joie, avant la mort / Le bon larron en nous écoutant la promesse ! » Thomas Hardy, Philip Larkin, Pasternak, Mandelstam accompagnent ces hommages, fulgurances, réminiscences et portraits d'inconnus et amis, respectés dans leur humilité.

R. de C.
Traduits de l'anglais (Irlande) par Patrick Hersant.

Edition bilingue, Gallimard, 164 p., 18,90 €, et 226 p., 19,90 €.

■ LE COMPROMIS,

de Sergueï Dovlatov
On trouvera ici des nouvelles d'Estonie écrites entre 1973 et 1976, peu avant le départ de Dovlatov pour les Etats-Unis en 1978, à 37 ans. Où l'on voit un acteur viré de la radio pour

avoir confessé au micro ses cuites nocturnes, où l'on suit un picarete reportage auprès d'une fermière méritante ou l'épuisante quête de « quelqu'un d'intéressant » pour une rubrique radio... Des saynètes irrésistibles de drôlerie, crues et justes, qui disent un monde où d'aucuns tentent de dissoudre le mensonge et la sottise dans l'alcool. L'URSS de Brejnev comme un codicille à la Russie des tsars de Tchekhov ? En quelque sorte, tant le propos est profondément universel. « *Dovlatov a l'art d'écrire de manière vivante sur des bêtises* », lâche-t-on en réunion de rédaction. Et l'heureux homme de reconnaître : « *J'étais comme le rouble soviétique. Tout le monde l'aime et il ne peut pas tomber plus bas.* » De quoi réévaluer la cote de ce grand écrivain toujours méconnu, quinze ans après sa mort.

Ph.-J. C.
Traduit du russe par Christine Zeytounian-Beloüs, Le Rocher, « Anatolia », 240 p., 20,90 €.

■ **LICHTENSTEIN**, de Wilhelm Hauff
Wilhelm Hauff (1802-1827) est surtout connu pour ses contes. Pourtant, le roman *Lichtenstein* a connu de très nombreuses éditions populaires et cette traduction permet de compléter l'image que l'on peut avoir de cet auteur mort à 25 ans. L'action se situe en 1519 dans la province allemande du Wurtemberg. Entre le château de Lichtenstein perché sur un piton rocheux et la « caverne des brouillards », l'action des hommes se mêle et se heurte à celle de la nature. Histoire d'amour et de guerre qui prend allègrement ses distances avec la réalité historique pour laisser place à la saveur d'un récit coloré et souvent humoristique : du Walter Scott mâtiné de romantisme allemand.

P. Dhs
Traduit de l'allemand par Edouard et Henri de Suckau, revu par Nicole Casanova. Ed. José Corti, 422 p., 24 €.

LIVRES DE POCHE LITTÉRATURES

« Résister quand même »

Les « Livres de la guerre » d'André Chamson témoignent du parcours de ce pacifiste qui choisit le combat, par fidélité à son éthique

LES LIVRES DE LA GUERRE d'André Chamson. Préface de Frédérique Hébrard, textes choisis et présentés par Micheline Cellier-Gelly, Omnibus, 762 p., 25,50 €.

Après *Le Livre des Cévennes* (2001) et *Suite camisarde* (2002), les éditions Omnibus poursuivent la publication des œuvres d'André Chamson (1900-1983). Ce troisième volume dévoile une autre facette du personnage, celle de l'intellectuel jeté dans la tourmente des années 1934-1944.

Le tome s'ouvre en 1934. Chamson, qui avait vécu de près les événements du 6 février, écrit *L'Année des vaincus* en toute hâte. Paru entre août et novembre 1934 dans la NRF, puis chez Grasset, le roman illustre la faillite du pacifisme, diagnostiquant le basculement du monde dans la fatalité de la violence et de la haine : on y voit des mineurs des Cévennes fraterniser avec des ouvriers allemands venus leur prêter la main avant que la prise en compte de la réalité nazie n'oblige chacun à choisir son camp.

Ne dissociant plus le littéraire du politique, le pacifiste, venu à

l'âge adulte à la fin de la Grande Guerre, s'engagea dès lors dans des écrits de combat. En 1935, il créa avec Jean Guéhenno et Andrée Viollis l'hebdomadaire *Vendredi*, dont des éditoriaux, courant de 1935 à 1938, sont repris dans ce volume. En 1937 parut *Retour d'Espagne*, - Rien qu'un témoignage, qui défendait l'idée selon laquelle l'affrontement qui se déroulait en Espagne jouait tout entier, de pile ou face, le sort d'une guerre européenne. Chamson n'en restait pas moins optimiste sur le long terme : « *Quand les hommes découvrent les monstres, la plus antique sagesse nous apprend que naissent les archers et les héros qui nous délivrent.* »

VISION D'APOCALYPSE

A la déclaration de guerre, il choisit de rejoindre l'armée d'Alsace. Sa déstabilisation de la guerre était intacte, mais il n'y avait, à ses yeux, d'autre choix que de combattre. Replié à Montauban après la défaite de 1940, il y renoua avec l'écriture littéraire tout en décidant de ne rien publier : « *Garder le silence, c'est porter témoignage et c'est accuser* », affirmait-il dans *Ecrit en 40*. Dédié à la mémoire de Jean Prévost, « mon ami, capitaine

au maquis du Vercors, mort à l'enfermi le 1^{er} août 1944 », ce texte court et dense s'ouvrait sur ces mots : « *J'écris pour le jour de la liberté. J'écris pour conjurer les maléfices de la défaite.* »

Dans l'hiver de 1943, avec *Le Puits des miracles*, dont le narrateur se définit comme « une sentinelle, les sens tendus dans la nuit et le vide », il dépeignit une ville tombée au pouvoir des fous. Sur fond d'une chasse à l'homme emplissant la cité de son tumulte, il dressait de la société de ce temps une vision d'apocalypse : « *Un jour, peut-être, les historiens sauront retrouver les moindres détails de cette misère. Mais, pour nous qui l'avons vécue, elle est impossible à raconter. A partir d'un certain degré de désespoir, au-delà d'une certaine abjection, il n'y a plus de faits divers ni de chronique. L'œil ne voit plus rien. L'esprit ne peut plus rien comprendre.* » La noirceur et la causticité de ce texte étaient telles que Claude Roy y vit « le témoignage étonnant de ces hallucinations que donne à l'esprit la privation de liberté ». Et pourtant, à lire de près cette charge féroce, Chamson n'abdiquait rien de sa foi en l'homme tout en s'interrogeant sur la capacité d'une France épuisée et lasse à



Soldats républicains en Andalousie (septembre 1936), photographiés par Robert Capa

rebondir : « *C'est maintenant que nous allons avoir besoin de toutes nos forces. Mais quels hommes sommes-nous devenus ?* »

LÉGENDE INCARNÉE

De fait, parallèlement à ses travaux d'écriture, qui recelaient un vrai danger, il organisa des refuges pour les persécutés et devint agent d'un maquis. Chamson était né à l'existence littéraire en publiant en 1925 *Roux le bandit*, histoire d'un objecteur de conscience en 1914, prenant qua-

tre ans le maquis dans les Cévennes et devenant, petit à petit, une légende incarnée pour les peuples de la montagne. Il affirmait, en publiant en 1975 *La Reconquête 1944-1945*, évocation de son engagement dans la Brigade Alsace-Lorraine et dans la 1^{re} Armée, que son héros, s'il avait encore eu l'âge où l'on peut se battre, aurait pris place au milieu des Volontaires de l'an 44. Ce n'était pas là une pirouette, mais bien l'expression d'une fidélité à une éthique forte.

En septembre 1935, à l'assem-

blée protestante du Désert, exaltant dans un beau discours le mot gravé dans la pierre de la tour de Constance par Marie Durand : « Résister », il avait en quelque sorte tracé sa ligne de conduite : « *Résister, c'est d'abord ne pas s'arrêter à la persécution, ni à la calomnie, ni à l'injure, puis, s'il le faut, c'est combattre, et puis, vainqueur ou vaincu, c'est résister quand même, c'est-à-dire rester semblable à ce que l'on est jusque dans la défaite et jusque dans les fers.* »

Laurent Douzou

Eugène Dabit, testament sensible

Un étonnant texte posthume de l'auteur d'« Hôtel du Nord »

LE MAL DE VIVRE et autres textes d'Eugène Dabit. Gallimard, « L'Imaginaire », n° 519, 380 p., 9,90 €.

Choisir. Poser sa préférence. Et être pour une fois le maître de sa vie. C'est tellement difficile. Presque insurmontable. On préfère la fuite. On a des sentiments parfois d'enfant gâté. Le décor est planté dedans la parenthèse. Une plage du Midi. Calanques et galets. Le soleil de fin juin. La solitude aimable. Les baigneuses au rocher et une mer sans vagues.

Voici un étonnant roman d'Eugène Dabit. Une œuvre inachevée, récupérée, posthume. Un fragment qui pourtant apparaît tout entier. Le livre aurait dû s'appeler *Etrangères*. En villégiature sur l'île de Minorque, Dabit s'est donné trois mois pour faire « un premier jet ». Moins d'une année après, en voyage à Moscou avec André Gide, il meurt l'été 1936. Il allait avoir 38 ans... Reste un texte à sauver. Des pages à cloche-pied, bouleversantes d'intime. « *J'en ai assez, explique-t-il, après Un mort tout neuf, l'île, La Zone verte, de*

livres objectifs, dans lesquels, d'une certaine manière, je suis absent. Donc, je dirai : JE. »

Alors on le retrouve. Dans ses lieux, dans ses terres. Réelles, réinventées... Cassis s'appelle ici Carpiagne. Le Paris de Dabit, quittant la rive droite, s'installe dans les rues des quatorze et quinzième. C'est la Grande Chaumière, les ateliers d'artiste. Ce goût pour la peinture. Cette horreur du fascisme. Fins de mois difficiles. Les sous qu'il faut compter. Il nous raconte sa vie comme dans un jeu de piste. Ses balancements du cœur. Sa difficulté d'être et sa douleur d'aimer.

PUDEUR ABSOLUE

L'histoire tient à peu. Après trois ans d'une liaison passionnée avec Renée, le peintre André Mourel a décidé de rompre. Il a rencontré Françoise, une jeune vendeuse, à qui, va donc savoir, il a promis le mariage et puis la vie rangée. Mais au moment d'emménager dans le petit deux-pièces, il est pris de panique. De ces deux avenirs, lequel lui ressemble ? De ces deux jeunes femmes laquelle doit-il aimer ? Il se sauve, bredouillant des explications molles. Fait promettre à chacune de ne pas lui écrire et part pour Car-

piagne où il est déjà allé avec Renée. Première ambigüité. Il s'en croche tant d'autres... Ne plus être amoureux ou ne plus exister. « *Il me semble qu'en me suicidant, je n'aurais plus à choisir.* » Il faudrait s'oublier.

Mais Carpiagne est aussi un refuge pour d'autres en rupture. Etrangers. Déplacés. Des Italiens qui ont préféré l'exil au régime du Duce. Et puis il y a Sari, cette belle Hongroise au passé douloureux avec qui, peut-être, tout pourrait basculer. Une pudeur absolue. Ce frôlement des mots. Sobriété des phrases. Le roman Dabit envahit lentement d'infinie émotion.

Comme dans l'édition de 1939, le texte est suivi de notes de voyage et d'une quinzaine de *Contes*, nouvelles empreintes de compassion tendre. L'anecdote s'y fait poignante et un humanisme vrai entoure les rencontres, les conflits intérieurs, les rêves inassouvis. C'est beau, tout simplement. Eugène Dabit est surtout connu pour *Hôtel du Nord* adapté au cinéma par Carné. Pour ceux qui voudraient partir à la redécouverte de son œuvre sensible, ce *Mal de vivre* est un parfait point de départ. A rebrousse-années.

X. H.

Les clins d'œil de Chaurette

L'écrivain québécois marie avec humour les références musicales et théâtrales

SCÈNES D'ENFANTS de Normand Chaurette. Actes Sud/Leméac, « Babel », 152 p., 7 €.

Né en 1954 à Montréal, Normand Chaurette est l'auteur d'une douzaine de pièces de théâtre, dont plusieurs ont été jouées en France, au Festival d'Avignon ou à la Comédie-Française : *Les Reines*, *Le Passage de l'Indiana*, *Le Petit Köchel*... *Scènes d'enfants* est l'un de ses trois romans, paru au Québec en 1988.

Le titre *Le Petit Köchel* était un écho à la classification des œuvres de Mozart, et ses héroïnes étaient des pianistes obsessionnelles. *Scènes d'enfants* fait référence à une œuvre de Robert Schumann, dont il se dégage, écrit Normand Chaurette dans les premières lignes du roman, « une impression de tempête qui alerte les fous ». Hommage à la musique, le livre est aussi un clin d'œil au théâtre, puisque le narrateur, Mark, est un dramaturge qui décide de se servir de son art pour démêler un imbroglio familial.

Grand lecteur de Shakespeare, dont il a traduit plusieurs pièces en français, Normand Chaurette s'amuse avec les stratagèmes de

l'auteur d'*Hamlet* : comme lui, il introduit une scène de théâtre dans l'œuvre, pour que ce jeu contraigne les personnages à dévoiler leur cruauté.

Ces diverses références sont maniées avec le sourire : *Scènes d'enfants* est un roman quasi policier, qui comporte ce qu'il faut de suspense, de mort, d'enfant cannibalisé par des grands-parents criminels. Ces thèmes morbides sont traités sur un mode allègre, où le jeu dans le jeu - la pièce de théâtre dans le roman - libère une énergie bien vivante.

SECRETS DE FAMILLE

Mark vient de perdre la femme avec laquelle il vivait depuis six ans. Vanessa est morte en emportant de lourds secrets de famille. Ses parents ont obtenu la garde de l'enfant de Vanessa et Mark, au motif

qu'un artiste ne peut être un bon père. Pour reprendre sa fille, Mark écrit une pièce de théâtre qu'il compte jouer devant ses beaux-parents afin de les confondre.

Comme souvent chez Normand Chaurette, les personnages féminins se taillent les premiers rôles. La comédienne enrôlée par Mark, l'alter ego de l'auteur, lui reproche d'ailleurs de ne pas savoir camper ses personnages masculins. Si les comédiennes sont décrites avec une pointe d'ironie, Vanessa est une héroïne à la Virginia Woolf, hantée par la folie, à laquelle elle finit par succomber. « *L'impression d'énorme solitude qui se dégageait de son regard me plongeait moi-même dans un sentiment de détresse* », fait dire l'auteur à Mark. « *J'en venais à me dire qu'il n'existait pas de plus grand courage que celui d'être fou.* »

C. Ba

ZOOM



LE TOUCHER DE LA HANCHE, de Jacques Gamin

« Dansez, maintenant » : l'ironie morale de la fourmi perd ici toute sa cruauté. Au terme de plus de dix-sept ans de routine, la vie d'un couple bascule quand elle décide d'aller danser. Lui la suit, mieux : la guide. Et c'est le début d'un prodigieux marathon qui les conduit de casinos en Trophées des champions, de parquets cirés en planchers découpés à l'essence de térébenthine... Avec un maître mot : aimer. Une nécessité pour la posture, la cambrure idéale, l'engagement franc et entier. Au risque d'être « trop bien ». Gamin livre là la confession d'un danseur acharné qui fusionne avec sa partenaire, ou, à défaut, avec une bonbonne de gaz, avec un sens du rythme, de la scansion et de la volte aussi étourdissant que ses viennoiseries. Déli-cieusement réjouissant. Ph.-J. C. Pocket, 96 p., 6,50 €.

UNE AVERSE,

de Kim Yu-jong
Il est mort à 30 ans, en 1937, et n'a jamais écrit que de rares nouvelles : c'est pourtant un des grands de la littérature coréenne. Le public apprécie, honore, sa vie de vagabond miséreux qui refusa le confort et la carrière proposés par sa riche famille. Mais sa notoriété tient surtout à sa thématique profondément rurale, à son élégance poétique lorsqu'il décrit les prés, les ruisseaux et les monts. Les nouvelles ici rassemblées traitent du couple. Pour les serfs des grands propriétaires, toujours à la limite de la disette et souvent de l'ivrognerie, l'épouse n'est guère plus qu'un outil qu'il faut surveiller et entretenir pour qu'il puisse produire. Quand l'amour s'en mêle, hélas ! tout se complique... et Yu-jong nous régale. **J. Si.**

Traduit du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet, Zulma, « Dilecta », 154 p., 8 €.

LE JARDIN DANS L'ÎLE,

de Georges-Olivier Châteaureynaud
Un homme et son goût pour les

logements ; un homme dans un train ; quelqu'un entre chez un antiquaire sans l'intention d'acheter. Comme les dix nouvelles de ce recueil, ces trois débuts annoncent une histoire banale. Mais le passionné de logements quitte sa maison, où des incendies éclatent de temps à autre, pour une où tout est en marbre ; mais le voyageur rejoint une femme qui ne l'attend pas et peint des tableaux privés de visages ; mais, au service de l'antiquaire, le client trouve les objets les plus rares, ce qui est aussi incroyable que le roman qu'il écrit. Ces « mais », c'est l'une des qualités de Châteaureynaud. En quelques lignes, il fait passer son lecteur d'une situation qui n'a rien d'extraordinaire à un monde qu'on dit fantastique par manque de vocabulaire. Il faudrait inventer un mot - châteaureynaudisme ? - pour définir l'esprit et la technique du nouvelliste, qui maîtrise si bien la banalité et l'inconcevable qu'il les entrecroise jusqu'à créer un trouble sans faire appel aux habituels procédés du fantastique. **P.-R.L.**
Zulma, « Dilecta », 168 p., 8,50 €.

LA BIBLE. Nouvelle traduction

Au moment de sa sortie en librairie, en 2001, ce que l'on appelait alors la « Bible des écrivains » avait (légitimement) fait grand bruit. Vingt écrivains (de Florence Delay et Jacques Roubaud à François Bon, Pierre Alferi et Marie Ndiaye) et vingt-sept exégètes s'étaient répartis les livres de la Sainte Écriture sous la direction de Frédéric Boyer, Marc Sevin et Jean-Pierre Prévost. L'entreprise était audacieuse et soulevait mille questions, avant même toute appréciation quant au résultat. Le fait que ce grand livre anonyme de l'humanité se trouve soudain comme cosigné par une foule d'auteurs n'était pas la moindre. Une autre : la découverte de potentialités poétiques ou littéraires ignorées dans un texte inépuisable. Quatre ans plus tard, et après un grand succès, l'édition de poche, élégante, économique et maniable, permettra de reprendre toutes ces questions avec calme. Quant à savoir s'il faut, comme on dit, adopter cette « nouvelle traduction » à l'exclusion des autres, la réponse est non. A côté d'autres ? La réponse est oui. **P.K.**
Bayard, 2 514 p., 19 €.

Lucien d'Azay



A la recherche de Sunsiaré

« On se croirait dans un roman de Modiano où profusion policière des détails transforme la moindre enquête en bal des fantômes. »

Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*

Gallimard

Les visiteurs des faces nord

René Desmaison est un personnage public de l'alpinisme des années 1960 et 1970, longtemps resté rétif au portrait. Dans « Les Forces de la montagne », il prend enfin la parole pour lui-même, alors que Christophe Moulin, dans « Solos », semble reprendre le récit là où l'a laissé son illustre aîné

LES FORCES DE LA MONTAGNE de René Desmaison éd. Hoebeke, 384 p., 19 €.

SOLOS de Christophe Moulin Guérin, 316 p., 25 €.

Les grands alpinistes s'expriment en paroi comme les artistes devant leur toile. Il arrive qu'ils y aillent seuls, alors le mystère de ces créations s'épaissit encore. Et nous, pauvres fourmis, devenons impuissants à les comprendre. Deux autobiographies publiées en ce début d'été sont un guide pour tenter de pénétrer cet univers étrange. On verra que René Desmaison et Christophe Moulin partagent quelques traits communs, et que le second a parfois marché sur les traces du premier. Mais c'est à la table de travail qu'ils se sont retrouvés pour une même introspection. C'est, dans les deux cas, à la fois maladroit et passionnant.

René Desmaison est un personnage public de l'alpinisme des années 1960 et 1970. Les lecteurs de *Paris Match* ont grelotté avec lui, 4 millions d'auditeurs se souviennent (c'est vérifié) l'avoir suivi en direct dans la tempête, sur RTL. Il a raconté ses aventures et ses drames dans des livres aux titres percuteurs, *La Montagne à mains nues* (Flammarion, 1971), *342 heures dans les Grandes Jorasses* (Flammarion, 1973)... Le cinéma a tourné autour de son personnage : ses hauts faits nourrissent le suspense initial de *Mort d'un guide*, de Jacques Ertaud. Mais cet homme plus connu que reconnu, plus admiré qu'aimé, est resté insaisissable, rétif au portrait. Sans doute parce que cette phalène savait autant rechercher les feux de la rampe que décourager les photographes. Ce regard inquiet, ces sourcils toujours froncés, tout chez lui sent le froid – et l'effort : le cheveu flou, la barbe de quelques jours et même le mince sourire.

Les Forces de la montagne, l'autobiographie qu'il vient de publier aux Editions Hoebeke, répare une injustice. René Desmaison prend enfin la parole pour lui-même. Par petites touches, bavard souvent, sincère toujours, il campe un personnage

d'enfant de cœur-enfant terrible, irritable, un homme de ruptures. Il parle de son enfance comme il ne l'a jamais fait. De son père, grièvement blessé au crâne en 1917. Sur la première page des *Forces de la montagne* commence une longue citation de ce livret militaire « pieusement conservé », qui s'achève sur : « Décoration : croix de guerre avec deux étoiles et palmes. Médaille militaire. » Puis le fils reprend la parole : « Les quelques minuscules fragments d'os qui se déplaçaient dans son cerveau l'emportaient parfois en des crises terribles, aux limites de la folie. » Quelques pages plus loin, sa sœur meurt, tout juste mariée ; puis sa mère Antoinette, qui cachait des résistants pendant l'Occupation, est emportée par un cancer. René a 15 ans. Dans les 400 pages de son autobiographie, Desmaison ne parle jamais du bonheur sans parler de la mort, et rarement de la mort sans parler de sa passion.

BRAVURE ET BRAVADE

Passion « jamais assouvie », écrit-il. Trois épisodes – connus des lecteurs, auditeurs, etc., des années 1960 et 1970 – la font toucher du doigt en un crescendo dramatique. En août 1966, deux alpinistes allemands sont coincés dans la face ouest des Drus, un symbole de l'inaccessible dans les Alpes. René Desmaison prend de vitesse la caravane des secours et parvient auprès des deux « naufragés » en même temps qu'un grimpeur californien, Gary Hemming. Tout le caractère de Desmaison est dans cet acte de bravoure et de bravade, qui se retourne aussitôt contre lui : exclu de la Compagnie des guides de Chamonix, il voit Hemming, « sauveur et beatnik », sourire, bomber le torse, trouver les mots qui touchent (« *Je trouve dans la montagne ce que Hemingway trouvait dans les guerres, mais moi je n'aime pas tuer les gens* ») et remporter l'étape. La presse titre : « Un héros est né ». Desmaison fait son Pouldidor. Ce dur à cuire fumant Gitanes en hiver dans les faces nord est assez extraordinaire pour faire trembler, pas assez glamour pour faire rêver.

Janvier 1968. René Desmaison et Robert Flemmatt s'engagent dans la pente de glace du Linceul, en face nord des Grandes Jorasses, avec dix



Christophe Moulin dans le massif de l'Oisans

jours de vivres et deux radios de 3 kilos chacune. La tempête est au rendez-vous, les auditeurs de RTL aussi : ordre est donné de continuer. L'ascension est lente, « le micro craque comme un vieux moulin à café », Desmaison conclut : « Dans le genre, on ne fera jamais mieux. » Le public, désormais, est là.

Le troisième épisode a lieu, lui aussi, dans la face nord des Grandes Jorasses. Même lieu, autre ambiance : l'hiver 1971, René Desmaison veut ouvrir la « directissime » de la face nord. Un jeune

aspirant-guide l'accompagne, Serge Gousseault. Le chapitre 29 est le seul qui s'ouvre par quelques phrases en italique, comme déconnectés du récit. « *Je suis en avion. Je survole la planète (...). Je veux bien mourir là, dans cette lumière...* » Le Desmaison qui parle est suspendu depuis trois jours à un piton, tout près du sommet des Jorasses, paralysé par l'épuisement, victime d'hallucinations. « *Les images émergent quand je prends en mains le vieux piton rouillé, tordu. Il est posé sur mon bureau, témoin d'une tragédie qui n'aurait jamais dû être. C'est à ce*

piton que je suis resté suspendu, près de mon compagnon de cordée, sans vie, gelé, dur comme le bois, ce compagnon contre lequel je m'appuyais pour atténuer la souffrance d'une position intolérable, quand les sangles de mon harnais s'imprimaient dans mes chairs... »

A ce moment, et à ce moment seulement, la souffrance entre dans l'univers de René Desmaison. Et avec elle les émotions. Le désespoir d'observer le jeune Serge Gousseault gagné par l'épuisement, la rage de voir des hélicoptères s'approcher et repartir sans rien tenter.

René Desmaison a été sauvé in extremis, il est revenu deux ans après dans la face nord des Grandes Jorasses, achever les « 80 derniers mètres ». Il faudra d'autres disparitions encore pour que le doute le gagne puis le ronger. « *Je ressentis cette infinie désespérance que je n'évoquais auprès de personne.* » Puis : « *Il fallait que je sorte du trou noir, seul. (...). Les Andes, le Pérou, me vinrent à l'esprit.* »

Trois petites phrases et puis s'en va. L'émotion, de nouveau, glisse sur le cuir de l'alpiniste.

FUITE VERS LE HAUT

Christophe Moulin est né en 1958, quand Desmaison réalisait ses premiers coups d'éclat. Dans *Solos*, publié aux Editions Guérin, il semble reprendre le récit de montagne là où l'a laissé son illustre aîné. Son autobiographie s'ouvre par un accident et une crise. En août 2003, professeur à l'Ecole nationale de ski et d'alpinisme, il avait conduit deux cordées de jeunes alpinistes au sommet du Mont-Blanc, la descente se déroulait sans histoires quand un énorme sérac s'est effondré sur le groupe. « *Je revis une ombre gigantesque, un peu floue. Un cube géant, grisâtre et bleuté qui glisse puis bascule vers moi, vers nous.* » Christophe Moulin s'en est tiré en plongeant dans une crevasse, trois de ses jeunes compagnons n'ont pas eu cette chance.

Mourir en montagne. Christophe Moulin, alpiniste de haut niveau depuis trois décennies, devrait être blindé, mais l'armure cède. « *L'accident me propulse dans un état de crise généralisée. Je sens mes bases morales fissurées. (...). Je hais cette montagne. Qu'ai-je*

donc fait pour mériter de rester en vie ? »

Est-ce d'avoir fréquenté, parmi ses premières connaissances en montagne, « Mémé », le libraire de Briançon ? Christophe Moulin se découvre une plume fluide, ose quelques portraits tendres et, surtout, place ce premier livre sous le signe d'un déséquilibre fécond. Il ne s'agit plus (seulement) d'égrener les ascensions comme autant de morceaux de bravoure, mais de les revivre pour tenter de comprendre le pourquoi de cette éternelle fuite vers le haut. De revivre une demi-douzaine de solos, pas après pas, de façon obsessionnelle, pour reconstituer l'enchaînement des pensées, des gestes, des sentiments, pour explorer des trous de mémoire où se niche peut-être un vertige existentiel. Pour comprendre pourquoi, finalement, on est si malheureux de regagner les vallées.

Le premier et le plus étonnant de ces voyages en paroi a lieu l'hiver, en face nord de l'Olan, dans une voie ouverte par René Desmaison et Jean Couzy. « *Je dialogue en permanence avec moi-même, me posant des problèmes, essayant de les résoudre.* » « *Et qu'est-ce qu'il aurait fait ici ? – Ben, j'en sais rien. De toute façon, pour lui, un passage comme ça, c'est pas un problème.* – Il est quand même fort ce Desmaison... – Des voies comme ça, il n'y a que lui pour les trouver... » L'instant suivant, la lumière baisse, le dialogue intérieur s'interrompt brutalement. Bivouac imprévu, rage et hurlements dans la nuit glaciale, puis de nouveau des bribes de dialogues, des réflexions sur les solitaires « exhibitionnistes » capables de grimper sous l'œil des hélicoptères : « *Quel est ce phénomène étrange qui me pousse sans arrêt à m'élever du réel pour répondre à ces milliers de questions qui envahissent mon esprit ?* »

Ainsi, Moulin explore jusqu'à la nausée les sensations de l'alpiniste solitaire. Jusqu'à la confession cinglante de la dernière phrase : « *L'alpinisme m'a appris à souffrir, l'alpinisme m'a appris à me battre, l'alpinisme m'a appris à vivre.* » L'aveu, brutal, rend le livre possible.

Charlie Buffet

« Sauver les bergères en détresse et faire l'Everest »

DOCTEUR VERTICAL d'Emmanuel Cauchy. Glénat, 384 p., 14,95 €.

Vie, trépas. Entre ces deux termes existe un pays mal connu, une sorte de no man's land que l'on a tendance à prendre, et pour cause, pour la scène des seules tragédies. Mais Emmanuel Cauchy, médecin du peloton de gendarmerie de haute montagne de Chamonix, connaît son sujet : ce monde-là, il le survole depuis quinze ans en hélicoptère, il descend dans des crevasses administrer les premiers soins aux grands blessés, il maternelles les hypothermes, perfuse, ranime, apaise les anxieux, chaque jour de garde, dans le cadre grandiose du massif du Mont-Blanc.

Diagnostic : en montagne, il se passe aussi, entre vie et trépas, des choses étranges

ou cocasses. Traitement de base : une bonne dose d'humour.

Emmanuel Cauchy, qui se fait appeler « Docteur Vertical » depuis qu'il tient la chronique de ses sauvetages dans la presse spécialisée, se met en scène comme un héros de feuilleton, avec juste ce qu'il faut de vivacité et d'autodérision pour qu'on le suive en souriant. Années d'apprentissage : naufrage au large en dériveur, noyade évitée de justesse ; puis mésaventure dans la face nord du Cervin, pendu pendant des heures à un piolet en attendant l'hélicoptère qui le dépose, « *vexé mais tellement heureux* », devant le refuge du Hornli.

AUTOBIOGRAPHIE RÉJOISSANTE

Le chapitre s'appelle « Première bafée », le décor est posé : « *Le bateau coulé, le doctorat de médecine en poche, je ne voyais plus qu'une issue à mon avenir : deve-*

nir docteur dans la montagne, sauver les bergères en détresse et faire l'Everest. »

A quelques mètres près en ce qui concerne l'Everest, le programme a été accompli. Le docteur Cauchy peut se retourner sur un millier de sauvetages (dont deux au moins le concernent directement) et signer cette autobiographie réjouissante, dédiée à Don Quichotte. Le livre emprunte au thriller pour le suspense et l'art d'entrelacer les histoires, mais cette fiction est bel et bien fondée sur des faits réels. Si la plupart des noms (Bernie, Mickey, Rob, Stanina, Monsieur Barleud...) ont été modifiés, toutes ces histoires de secours sont autant de situations vécues au-dessus de l'hôpital de Chamonix. Cauchy les raconte comme un lecteur de polars et analyse les cas cliniques en médecin doué pour la vulgarisation.

Ainsi, ces deux hommes treuillés en pleine tempête, à 4 000 mètres d'altitude : « *Je*

jette un œil sur [le premier] : il est rigide, les coudes et les poignets repliés devant le visage. (...) Par acquit de conscience, je dégage la neige de sa figure. Le faciès est crispé, les joues sont gelées, et pourtant il me semble voir une lueur dans le regard voilé par le gel de la cornée. Je le stimule un peu, j'écarte les bras avec difficulté... C'est là que l'incroyable m'apparaît : le mort, il n'est pas si mort que ça : il bouge ! » Sept minutes plus tard, la victime est prise en charge à l'hôpital de Chamonix, puis son compagnon, une rotation plus tard. Celui-là est raide, mais gesticule « *comme une poupée mécanique* ».

MORTS EN SURSIS

De ces deux morts en sursis, l'un survit, l'autre pas. Perplexité : « *Leur température à tous les deux était descendue à 25°. Trois heures plus tard, l'un d'eux nous demandait l'heure et voulait rentrer chez lui alors que*

l'autre était mort. Quels sont les éléments qui ont fait basculer l'un vers la survie et l'autre vers l'irréversible ? Dès lors, comment ne pas douter sérieusement des diagnostics de décès que l'on signe en montagne ? » Le médecin n'a pas honte d'avouer ses doutes : « *La mort blanche ne prend pas qui elle veut. J'ai toujours pensé que l'on n'était pas égaux face à elle. J'ai pu le constater à mes dépens.* » A son avantage serait plus juste, car la nuit qu'a endurée Emmanuel Cauchy, sans équipement, par – 35 degrés, dans l'Himalaya, aurait pu être sa dernière. Il a fait appel à toute son expérience pour y survivre. L'histoire se passait au Dolpo lors du tournage du film *Himalaya*. Le docteur, pour une fois, s'est sauvé lui-même. Puis il s'est occupé d'une petite fille et ce sauvetage-là est le plus sensible de ceux qu'il raconte.

Ch. B.

ZOOM



■ **HERMANN BUHL OU L'INVENTION DE L'ALPINISME MODERNE**

L'ascension solitaire du Nanga Parbat par Hermann Buhl, le 3 juillet 1953, avec bivouac en petit pull à 8 000, est l'une des aventures les plus sidérantes jamais racontées. En disparaissant quatre ans plus tard, à 32 ans, l'alpiniste tyrolien est devenu un mythe. Son autobiographie, écrite en 1954, remaniée par un journaliste, faisait de lui « un héros romantique ».

Image fautive, estime Horst Höfler, qui a préparé cette édition des carnets de course de Buhl, accompagnés de textes de ses proches. Ce travail de « restauration », soutenu par 48 pages de photos, permet d'affiner le portrait. On sursaute cependant de voir Reinhold Messner, qui parraine l'ouvrage, qualifier Buhl de « *possédé* ». Aux lecteurs de cette belle biographie, on conseillera de ne voir dans cette dernière phrase de Messner rien d'autre qu'un aveu sur lui-même : « *Peut-être sa mort (...) le délivra-t-elle de cette folie qui nous prend, nous les alpinistes, quand nous sommes prêts à repousser toujours plus loin nos limites.* » **Ch. B. Glénat, 288 p., (48 p. de photos), 22 €.**

■ **HOMMES, CIMES ET DIEUX, de Samivel**

■ **LA MONTAGNE POUR VOCATION, de Lucien Devies, coordonné par Olivier Hoibian**

Paul Gayet Tancrede dit Samivel (1907-1992) et Lucien Devies (1910-1980) sont deux aigles qui planent sur l'histoire de l'alpinisme français du siècle passé et que tout oppose. L'un, misanthrope et individualiste, attiré par la transcendance ; l'autre, meneur d'hommes et organisateur visionnaire de l'alpinisme sportif français. Du premier, Arthaud réédite *Homme, cimes et dieux*, somme imposante où l'on regrettera que les aquarelles sensibles du peintre aient laissé la place

aux diagrammes austères du philosophe. Le second est l'objet d'une étude coordonnée par le sociologue Olivier Hoibian : *Lucien Devies, la montagne pour vocation*. Où l'on voit le bouillonnant grimpeur des années 1930, auteur de premières remarquées avec Giusto Gervasutti, affirmer son ascendant sur les institutions de l'alpinisme français et organiser la conquête du « premier 8 000 ». Maurice Herzog, qui parvint en 1950 au sommet de l'Annapurna avec Louis Lachenal, salue son mentor dans une préface enflammée : « *Célébrer l'héroïsme et sublimer l'aventure humaine, tel était son credo. Dès lors tout changeait. Le choix des acteurs devenus des com-*

battants, la finalité même des opérations qui se transformaient en croisades. » Moins emphatiques, les 14 chapitres qui suivent permettent d'apprécier le legs de celui qu'on surnommait « *le De Gaulle de la montagne* ». **Ch. B. Arthaud, 384 p., 25 €.**

et L'Harmattan, 190 p., 19 €.

■ ENVOYÉ SPÉCIAL –

50 ans de reportages à Chamonix, de Christian Brincourt

En juillet 1961, un jeune reporter tout juste embauché à RTL arrive à Chamonix pour couvrir le drame qui se noue sur le pilier du Freney, près du sommet du mont Blanc. D'accident en avalanche, d'exploit

en expédition, de RTL à TF1, Christian Brincourt devient l'interprète attiré des alpinistes à l'intention du grand public – et c'est à travers ce prisme qu'il raconte un demi-siècle d'histoire chamoniardes. Le livre commence bien, avec des souvenirs vifs de l'Hôtel de Paris, camp de base des journalistes. Reportages et photos dessinent un portrait de la montagne telle qu'elle paraît au plus grand nombre dans la seconde moitié du XX^e siècle. Mais ces images du mont Blanc manquent de point de vue, et les noms de célébrités soufflent en rafales de plus en plus violentes, si bien qu'on finit par se couvrir les oreilles. **Ch. B. Guérin, 368 p., 300 photos, 55 €.**

La littérature face à la misère

Un essai de Philippe Roussin prend pour point de départ la réception de l'œuvre de Céline

MISÈRE DE LA LITTÉRATURE, TERREUR DE L'HISTOIRE
Céline et la littérature contemporaine
de Philippe Roussin.
Gallimard, « Essais », 754 p., 31,50 €.

L'essai de Philippe Roussin sur la littérature des années 1930 et ses rapports à la langue populaire, il serait injuste de le réduire, comme y invite sa taille peut-être excessive, à l'étude de la réception de *Voyage au bout de la nuit* qui en constitue le point de départ. Cette étude ouvre ce livre qui résulte lui-même d'une longue et intéressante recherche. « Pour quoi, en France, la littérature s'est-elle substituée à la philosophie politique pour poser la question, éminemment démocratique, du monde commun ? » Telle est la question qui a guidé le chercheur. Céline lui a servi de verre grossissant. La réception du *Voyage* révèle d'abord l'épuisement ou la disqualification de la figure de l'homme de lettres. Céline se prête avec complaisance à la dénégation de son statut réel au profit d'une figure nouvelle, le médecin des pauvres penché sur la misère du monde afin de la faire apparaître pour ce qu'elle est, un scandale inacceptable.

En réalité, le docteur Destouches n'est pas un médecin humanitaire ou philanthrope qui vivrait parmi les pauvres qu'il soigne, il est un médecin de santé publique travaillant en dispensaire et un hygi-

niste émule de Semmelweis (à qui il consacre sa thèse). Ancien boursier de la Fondation Rockefeller, son idéologie, comme celle de Le Corbusier, est celle de *L'Esprit nouveau* et du fordisme : il faut améliorer les conditions de vie des travailleurs de l'industrie, comme Taylor a organisé le travail à la chaîne, non par souci de leur dignité mais par intérêt bien compris. Les progrès de l'hygiène rendront les ouvriers plus rentables et en feront des consommateurs. Mais il faut tout l'aplomb du cynisme américain pour énoncer une telle évidence, comme un Henry Ford, qui savait mélanger paternalisme et surveillance quasi policière.

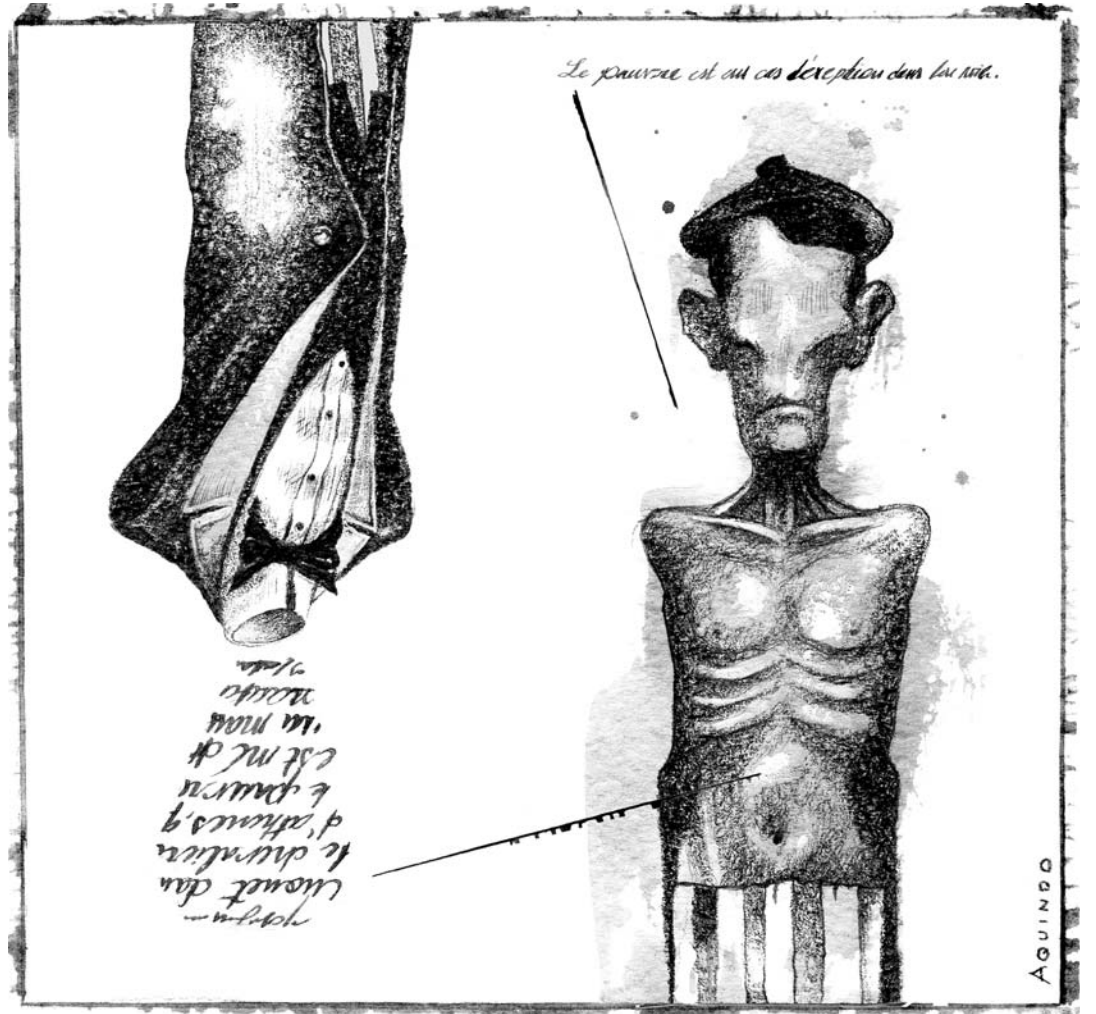
LOGIQUE DE LA TERREUR

Céline est, d'un côté, un hygiéniste froid qui veut articuler la médecine sur la logique de la production et, de l'autre, un écrivain sentimental qui veut émouvoir : sa description de la misère entend moins susciter la révolte que la compassion par une logique de la terreur. *Voyage au bout de la nuit*, qui trompa même Trostki, *Mort à crédit*, roman de la misère petite-bourgeoise, sont des livres de colère et de pitié, tout le contraire d'une littérature révolutionnaire (comme, plus tôt, celle de Jules Vallès, par exemple).

Mais Céline n'est pas le seul écrivain médecin. Aux Etats-Unis, William Carlos Williams, en Allemagne, Alfred Döblin, en France, Georges Duhamel, Luc Durtain, Pierre

Dominique donnent des œuvres qui exposent « *la viande vivante* » et ses misères, comme le dit Pierre Mac Orlan. L'écrivain médecin a pour fonction de révéler la face cachée de la société, sa part nocturne et maudite. Ainsi, il soigne la société, faisant le sale boulot refusé par les hommes de lettres. Georges Bataille, lorsqu'il parlera de *Voyage au bout de la nuit*, y trouvera la description des « *intouchables* » du monde industrialisé, vautre sur « *la paille de l'univers* » (le mot est de Céline). Ces auteurs font une histoire biologique de l'humain qui est aussi une histoire de prédestination et de damnation, car la souffrance, l'infortune, le malheur, comme leurs contraires, sont hérités. « *Le médecin de nuit est celui qui veille pour que dorment les hommes* », dit Philippe Roussin en une belle formule, il est « *le spectateur nocturne des sombres temps* » qui révèle le secret exclu du discours, « *le fond le plus intime de la puissance* » (Elias Canetti).

Alors même que, sous l'impulsion programmatrice de Maxime Gorki et de Louis Aragon, le « *réalisme socialiste* » appelle les écrivains à rendre compte du monde réel sous l'incidence de l'avenir à construire, la littérature de Céline, fondée sur une réinvention de la langue orale populaire, se charge, dans une puissante récrimination, de toute la souffrance de l'individu écrasé par la machine sociale, comme la guerre l'a révélée. Complètement à l'écart du débat entre la créa-



tion individuelle et la littérature sociale conçue à la lumière du marxisme révolutionnaire, débat qui structure les oppositions au sein du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture qui se tient à Paris en juin 1935, la littérature de Céline cherchera au contraire chez les juifs le bouc émissaire de la crise européenne. D'où les pamphlets antisémites qui se

croient pacifistes et ne sont que haineux et ravagés d'un délire très contrôlé. D'où aussi, après la défaite du nazisme, l'invention par Céline d'une autofiction qui le transforme en victime des temps, de la méchanceté des hommes et de lui-même comme écrivain. La littérature a ainsi manqué pour une bonne part l'intelligence du monde réel.

Michel Contat

★ Le débat idéologico-littéraire des années 1930 est exhaustivement documenté par la publication intégrale des discours prononcés au congrès de 1935 dans le volume de Sandra Teroni et Wolfgang Klein éditeurs, *Pour la défense de la culture. Les textes du Congrès international des écrivains, juin 1935*. Editions universitaires de Dijon (665 p., 40 €).

« BHL » s'appelle Bernard-Henri Lévy

La biographie empathique mais sans hagiographie d'un intellectuel singulier

BERNARD-HENRI LÉVY
Une vie
de Philippe Boggio.
La Table ronde, 560 p., 23,50 €.

En 2004, l'édition française a été saisie d'une étrange frénésie à propos de Bernard-Henri Lévy. On annonçait cinq livres sur cet intellectuel « *à abattre* », comme le titrait un journal. Après *Le B.A. du BHL*, de Jade Lindgaard et Xavier de La Porte (La Découverte, *Le Monde* du 11 août 2004) et *BHL, une biographie*, de Philippe Cohen (Fayard, en janvier de cette année), voici *Bernard-Henri Lévy, une vie*, de Philippe Boggio.

Malheureusement pour lui, Boggio avait d'emblée annoncé son intention de faire « *une vraie biographie, à charge et à décharge* » et non « *un essai approximatif* ». Ce n'est guère dans l'air du temps. Aussi son travail, sérieux (on ne lui reprochera que de mal orthographier certains noms propres et l'absence d'index), a-t-il moins excité les médias que les deux essais précédents.

Un livre est pourtant beaucoup mieux écrit, très agréable à lire. C'est une biographie empathique,

certes, mais en rien hagiographique. C'est le roman d'un enfant du siècle, de la seconde moitié du siècle passé (né en 1948), un enfant gâté, un enfant doué, parfois double, manipulateur, calculateur, mais aussi enthousiaste, généreux, courageux.

Plutôt que lui reprocher platement sa richesse – la fortune héritée de son père, André Lévy –, sa manière de s'habiller, son mariage avec la comédienne et chanteuse Arielle Dombasle, sa pose – « *une glace dans une main et Arielle Dombasle dans l'autre* », selon Lindgaard et La Porte –, Boggio a préféré enquêter longuement sur cette famille de juifs d'Algérie, les Lévy et les Siboni, plutôt pauvres, et sur la manière dont l'un des fils Lévy, André, « *au charme, à la passion, à l'ambition jamais en repos* », va échapper au destin familial. S'installant d'abord au Maroc, puis à Paris.

Philippe Boggio montre brillamment et subtilement cette « *accésion au bonheur d'une famille riche* », la volonté que les enfants, désormais des privilégiés, fassent des études. Le jeune et beau Bernard (qui n'ajoutera que plus tard

son second prénom, Henri, pour échapper à de fâcheuses homonymies), répond en tout point aux attentes paternelles et maternelles, et intègre l'Ecole normale supérieure.

Comment ensuite, à partir de la fin des années 1970, Bernard Lévy, devenu Bernard-Henri, se transforme-t-il en BHL, intellectuel dit « *médiatique* », essayiste, romancier, reporter, dramaturge (une pièce de théâtre, assez mal accueillie), cinéaste (son premier film de fiction est un désastre, tant critique que public, un « *bide-bang* », dit Lévy lui-même) ?

SINGULIÈRE ASCENSION

Minutieusement, Philippe Boggio décrit cette singulière ascension, ce chemin chaotique, cette manière qu'a Bernard-Henri Lévy de faire face aux attaques, à l'adversité, avec parfois, il l'avoue, « *un aristocratique plaisir du désaveu* ». Il le suit dans ses amours et ses passions. Il signale ses curieux symptômes psychosomatiques. En particulier un incident qui semble irrationnel. Après avoir été qualifié de « *Christ sans plaies* » par Dominique de Vil-

lepin, Bernard-Henri Lévy s'est réveillé en sang, des plaies au creux des mains...

Aux ennemis de cet homme auquel il restitue son nom, Bernard-Henri Lévy – au lieu de ces initiales devenues une sorte de sigle, BHL, à la fois « *people* » et dépréciatif –, Boggio donne toute leur place. Il rappelle les critiques, les stupides comme les prestigieuses, celles de Deleuze, de Vidal-Naquet et d'autres. Mais aussi les soutiens, dont celui de Barthes. Et au lieu, comme Philippe Cohen, d'inventer une réunion au sommet à la Closerie des Lilas, entre Bernard-Henri Lévy d'un côté, Jean-Edem Hallier et Philippe Sollers d'un autre (à une époque où ces deux derniers ne se parlaient plus depuis longtemps), il analyse ce qui lie Lévy à Sollers, son aîné de douze ans. Une volonté de combattre un certain clergé intellectuel. Et un accord profond sur les méfaits de *L'idéologie française* – livre qui a valu à Lévy les haines les plus tenaces, mais qu'il serait peut-être bon de relire aujourd'hui, en refermant la très stimulante biographie de Boggio.

Jo. S.

L'événement Rimbaud

Une stimulante lecture de Marcelin Pleyne

TRIBUNAUX EN SON TEMPS

Situation
de Marcelin Pleyne.
Gallimard, « L'Infini », 374 p., 25€.

Ce n'est pas une thèse, mais une sorte de journal de lecture. Une lecture doublée d'une interrogation sans cesse reprise, actualisée, à la mesure de l'auteur considéré. A la démesure surtout d'une œuvre irrécupérable, malgré des tentatives multiples et contradictoires. Dans sa manière de considérer Rimbaud, Marcelin Pleyne accorde la plus grande attention à ces tentatives. Elles commencent du vivant de l'auteur des *Illustrations*. Paul Verlaine, immense poète lui aussi, mais qui jouait sa propre partie, fut le premier témoin et le metteur en scène de la légende du « *poète maudit* ». A la différence de son compagnon, et malgré ses propres errements, Verlaine appartenait au milieu littéraire, en était l'un des notables. C'est à ce titre, autant qu'à celui d'amant, qu'il tenta de s'approprier, pour en réduire la portée (mais pouvait-il la percevoir ?), l'œuvre de son compagnon.

Rimbaud, lui, lorsqu'il vient à Paris en pleine Commune, n'a d'autre projet que de semer le désordre dans le milieu littéraire. Mais il ruse. Il dévoile en même temps qu'il dissimule ses intentions dans quelques missives, dont la fameuse lettre dite du « *Voyant* ». L'« *effrayant poète de moins de 18 ans* », avec une « *imagination pleine de puissance et de corruptions inouïes* », dont parle un témoin, a fait son apparition. Au même instant – car tout est d'une folle urgence chez Rimbaud, et rien ne ressemble moins à une carrière que son itinéraire – se produit la fulgurante gestation de l'œuvre. En 1875 – il a 21 ans –, tout est dit. Puis il y a le départ, le désintérêt pour le destin de ses écrits, le silence, la mort. Sa sœur Isabelle décrit superbement son agonie, en 1891 : « *Il voit des colonnes d'améthystes, des anges marbres et bois, des végétations et des paysages d'une beauté incon nue, et pour décrire ces sensations, il emploie des expressions d'un charme pénétrant et bizarre...* »

Marcelin Pleyne s'appuie justement sur Heidegger pour analyser le rapport complexe de Rimbaud au temps et à l'historicité. A propos du fameux silence, il cite notamment ces phrases du philosophe datant

de 1972, à l'écart de pas mal d'années spiritualistes : « *Ce silence est autre chose que le simple mutisme. Son ne-plus-parler est un avoir-dit*. » La démarche de Pleyne consiste à repérer, dans la biographie comme dans les écrits de Rimbaud, ce qu'il en est de ce « *dire* », de sa liberté et de son destin dans la langue et l'histoire. « *La langue de Rimbaud est (...) essentiellement une autre langue qui parle dans la langue française.* » Et cette langue nouvelle véhicule une pensée et une vision qui ne le sont pas moins. C'est là l'intuition

STEVE MURPHY

Steve Murphy, qui publie la dernière en date des grandes éditions critiques de Rimbaud (deux volumes parus sur quatre, en 1999 et 2002, chez Honoré Champion), est l'un des meilleurs spécialistes de son œuvre. Dans un essai imposant constitué de « *microlectures* », il parie sur une interprétation possible et nécessaire de la poétique de Rimbaud – le « *besoin d'interpréter* » ayant été mis en cause par une partie de la critique rimbaldienne. « *Ça ne veut pas rien dire* », annonçait d'ailleurs le poète lui-même, dans une lettre à Izambard de mai 1871.

★ *Stratégies de Rimbaud*, éd. Honoré Champion, 630 p., 75 €.

fondamentale de Pleyne, étayée par une information précise et passionnée. Certains reprocheront à l'auteur son manque de prudence en certaines hypothèses. Félicitons-le au contraire de ses audaces et, comme dit Rimbaud, de sa « *liberté libre* ».

Patrick Kéchichian

★ Signalons également trois rééditions : *Rimbaud le Voyant*, d'André Roland de Renéville (édition établie par Patrick Kremer, éd. Le Grand Souffle, 58, rue Michel-Ange, 75016 Paris, 320p., 24,20 €) ; *Arthur Rimbaud, mystique contraire*, de Stanislas Fumet (éd. Le Félin, 208p., 18,90 €) ; *Rimbaud et la révolte moderne*, d'André Dhôtel (éd. La Table ronde, « La Petite vermillon », 200 p., 8,50 €).

La chambre d'écho d'une polyphonie marocaine

DICTIONNAIRE DES ÉCRIVAINS MAROCAINS
de Salim Jay.
Paris-Méditerranée/Eddif,
372 p., 25 €.

Un écrivain d'origine marocaine offre aux lecteurs francophones un panorama, le premier exhaustif, « *des littératures* » de son pays, que leurs auteurs se soient exilés ou qu'ils n'aient pas quitté leur environnement natal, qu'ils aient choisi l'arabe, le français, le tachelhit ou le néerlandais. « *Kaléidoscope ou chambre d'écho* », nous dit Salim Jay, lui-même représentatif de cette production – avec une œuvre d'une profondeur originalité dont une des qualités est la générosité dont il fait ici preuve. Il a ce lyrisme jubilatoire qu'il aime retrouver dans ses lectures et cette acuité de jugement, humain et littéraire, qui donne à cet

ensemble encyclopédique une vitalité, une sincérité, très rares dans les ouvrages académiques.

Ce sont les enthousiasmes et les rejets qui dotent ce dictionnaire d'une tonalité passionnée, sans que soit abandonnée la volonté d'impartialité à l'égard d'écrivains méconnus ou surfaits. La monarchie a étouffé de nombreux voix, qui peu à peu se font entendre, avec l'assouplissement du régime. C'est une littérature qui a souffert du colonialisme, du totalitarisme paternaliste, d'une hésitation entre les langues, d'une éducation lacunaire. Et comme souvent, dans un tel contexte, la poésie y est rayonnante.

« *Le livre n'a pas vraiment voix au chapitre. Cette solitude des écrivains fait peut-être leur grandeur, au Maroc. Chaque auteur, à peine né, est comme un "dormeur du val" dont le livre serait la blessure.* »

Cette belle formule n'exprime pourtant pas de pessimisme. L'humour, le courage (combien ont payé, par de très longues incarcérations, parfois quelques vers seulement, tel Abdallah Zrika), le sens critique, l'innovation linguistique ont particulièrement marqué ces œuvres.

CINGLANTS RÉAJUSTEMENTS

Bien entendu, quelques noms, déjà très connus, se détachent : de Driss Chraïbi à Rachid O., en passant par Tahar Ben Jelloun, Mohammed Choukri, Mohammed Khaïr-Eddine, Abdelkêbir Khatibi (dont vient de paraître *Féerie d'un mutant*, au Serpent à plumes, 82 p., 14,90 €), Mohammed Mrabet, Fouad Laroui, Abdellatif Laâbi, Abdelhak Serhane. Salim Jay rend justice à leur notoriété, mais s'autorise aussi de cinglants réajustements d'évaluation.

René de Ceccatty

Vingt ans après son prix Goncourt pour « Les Noces barbares », l'écrivain a choisi le roman pour parler de sa mère, trop tôt disparue

L'Ode à la mère de Yann Queffélec

Rincé. Essoré. Vidé par son dernier livre dont il avoue aujourd'hui être encore « convalescent » (*Ma première femme*, Fayard, 270 p., 18 €). Il a pourtant le teint hâlé, Yann Queffélec. Non qu'il revienne de sa belle Bretagne, mais parce qu'il a passé le week-end à jouer avec le plus jeune de ses enfants, dans un square parisien du 9^e arrondissement, où il habite. Sans doute est-il aussi soulagé d'avoir mis un point final à ce texte qu'il écrit depuis cinquante-

sera que plus long. « Je n'ai plus jamais eu l'occasion d'être le même », écrit-il. « Une chute, au sens biblique. Je me suis éclaté au sol ». Le monde n'était pas celui que sa mère, qui avait sacrifié, sans jamais s'en plaindre, ses belles mains d'artiste aux travaux ménagers, lui avait dépeint : celui des goûters interminables, des œufs au jambon, des histoires racontées au pied de ce piano aussi magique qu'envahissant. Malade depuis deux ans, elle aura, jusqu'au bout,

vous aurez raison. Vous calculerez qu'à 18 ans on ne se nourrit plus à l'abreuvoir du sein maternel, et que, s'il y a péril en la demeure, on monte au créneau prendre sa part de coups. Vous négligerez ce point que maman refusait d'être malade, et que souffrir et partager sa souffrance avec nous était la dernière tentative à laquelle, de guerre lasse, elle aurait succombé. Malade, maman ? Vous plaisantez ? Malade, elle aurait trahi sa famille, elle nous aurait privés du minimum qu'une mère doit à l'enfant. » Remords ? Il regrette surtout de ne pas lui avoir dit au revoir, de ne pas s'être confié davantage, et « que cette fausse note soit la dernière qui résonne aujourd'hui ».

D'où ce livre, comme une dette morale. Un livre d'amour. Ni fou ni impossible, mais total, « natal ». Un livre qui a la force de l'évidence. Non pas des mémoires, mais un roman, ce dont il s'excuse presque à la fin : « J'arrive aux heures étoilées de la nuit et je sens qu'il est temps de revisser mon stylo, de revenir à moi. Qu'y puis-je, si ma mémoire a plus d'affinité avec le roman qu'avec le passé vivant dont elle est issue ? Qu'y puis-je, si quand je veux mettre un semblant d'ordre dans un souvenir, sa couleur et son éclat m'échappent, si le jour de ma naissance devient faux, si l'imagination doit s'en mêler pour rallumer une lampe qui s'éteignait ? C'est lors-



FRANCESCO GATTIONI POUR « LE MONDE »

que je n'écris pas que je conserve l'image vraie des êtres et des choses qui vieillissent autour de moi. J'écris souvent, je dors peu. Je n'aime pas les voir vieillir. »

Il s'en explique aujourd'hui, autour d'une île flottante qui a le goût de son enfance, celui des sucreries qu'il aime résolument chimiques, en souvenir de ses 20 ans, où, fauché, il festoyait d'ours en guimauve dans la vaiselle de famille : « J'ai d'abord écrit un paragraphe de souvenirs in vivo, mais ça ne fonctionnait pas. C'était trop sentimental, trop sirupeux, pas assez fluide. J'étais sec. » Il s'invente alors un double, Marc Elern, et prend le chemin de la fiction : « Je ne suis jamais si bien moi que lorsque je suis quelqu'un d'autre. » Jour et nuit, pendant un peu plus de quatre mois, il écrit sans relâche. Et dresse une sorte de géographie du souvenir, ce temps passé infiniment présent. « Enfant j'étais, je suis, et contrairement aux heures, le souvenir ne va pas à reculons », écrit-il.

L'enfance assassinée : le sujet de tous ses livres – ou presque. Ce que Michel del Castillo appelle le crime des pères. Yann Queffélec n'aurait d'ailleurs pas pu écrire ce livre du vivant de son père. Trop impressionnant cet Henri Queffélec, romancier des grands espaces marins (1), ce modèle admiré par sa mère, ce personnage trop grand pour espérer s'y mesurer. 1,85 mètre, une force de la nature. Un conférencier respecté, bardé de diplômes universitaires, parlant grec et latin couramment, aussi à l'aise avec les poètes du Moyen Âge qu'avec Julien Gracq, qui venait dîner à la maison tous les samedis. Un père qui tutoyait Dieu, et qui aimait, non sans

volupté, à dire non. Droit dans ses bottes et sa morale – volontiers répressive. Un père qui ne le regardait que quand il le soupçonnait de lui mentir. « Il ne comprenait rien aux enfants. » Il ne lui en veut pas, pourtant. En a souffert, certainement. Mais a surtout cherché à comprendre « ce que je lui avais fait. Tout ce que je tiens de lui, je lui ai volé. Il ne me l'a pas donné ». Il se brouillera avec lui, pendant un an, alors que ce dernier refuse de célébrer (jalousie ?) le prix Gon-

mélancolique, candide même, ses mêmes yeux verts tendance bord de mer, sa volonté farouche de trouver de l'humanité même là où il n'y en a plus, de comprendre les êtres humains surtout quand ils s'égarèrent, et cet amour de l'enfance, ce paradis perdu. Aujourd'hui, il est sorti de la sienne. S'en est dépêtré depuis qu'il est lui-même papa. Il se contente d'écrire sur la sienne et celle des autres. Sur l'incompréhension formidable qui peut s'installer

YANN QUEFFÉLEC

Né à Paris en 1949, Yann Queffélec (« l'oiseau du large », en breton) commence par écrire une biographie de Béla Bartok (éd. Mazarine, 1981). Suivent deux remarquables romans : *Le Charme noir* (éd. Mazarine, 1981), n° 1665 et 1856), avec lequel il obtient le prix Goncourt en 1985. Yann Queffélec brûle alors ses vaisseaux, s'achète un bateau – un First 456, qu'il se remet à peine d'avoir vendu –, vit plutôt trois fois que deux, appliquant cette morale, « à la fois sévère et élastique », dont lui fit deux sa mère : « Aime et fais ce que tu veux. » Depuis, ce sont des histoires à dormir debout qu'il raconte : *Boris après l'amour*, *Les Affamés* (Fayard) ou encore *La Dégustation*, qui, d'abord publié par France Loisirs, sortira chez Fayard à l'automne. Des beaux livres aussi, qu'il cosigne avec cet autre passionné de l'élément marin qu'est le photographe Philip Plisson : *Horizons* (Le Chêne, 1996) ou encore *La Mer* (La Martinière, 2002).

court qu'il obtient pour *Les Noces barbares* en 1985, il y a tout juste vingt ans. Vingt ans, et une même ligne : dire le plus simplement possible les choses les plus fortes, les plus complexes. S'il se méfie des règles et théories d'écriture, Yann Queffélec applique en revanche toujours la vieille recette maternelle : « parler aux cinq sens, et parler à quelqu'un ».

C'est vrai qu'il n'a pas changé Yann Queffélec. Toujours ce même visage d'enfant, joyeusement

entre les enfants et leurs géniteurs. Rivages incroyablement fertiles pour un romancier, et près desquels il navigue mieux que quiconque.

Emilie Grangeray

(1) Signalons la parution des *Romans des îles*, volume regroupant des romans d'Henri Queffélec dont *Un recuteur de l'île de Sein*, *Le Phare* ou *La Mouette* et *La Croix*, *Un homme d'Ouessant* (préface de Dominique Le Brun, Omnibus, 1 120 p., 23 €).

Génial H.S.T.

Suite de la première page

Dans la catégorie, il voisine avec ses pairs en réalisme subjectif : Norman Mailer, Truman Capote, Tom Wolfe et quelques autres. Le « reporter » opère en immersion dans son sujet. Il est scénariste, se met lui-même en scène, fait intégralement partie du récit. L'épistolier aussi. Du milieu des années 1950 à ce 21 février 2005 où il se tire une balle dans la tête en sa demeure du Colorado, H.S.T. entre-tint un volumineux courrier avec ses éditeurs, ses amis et quelques autres personnages, parfois domiciliés à la Maison Blanche. L'université de La Nouvelle-Orléans conserve près de 20 000 lettres ; celles publiées dans ce recueil sont à la hauteur de l'œuvre journalistique. On est à plein dans l'univers Gonzo : humour au Kärcher, irrespect total, savant manquement de l'excès, injures et onomatopées assénées au fil d'une phrase à la syn-

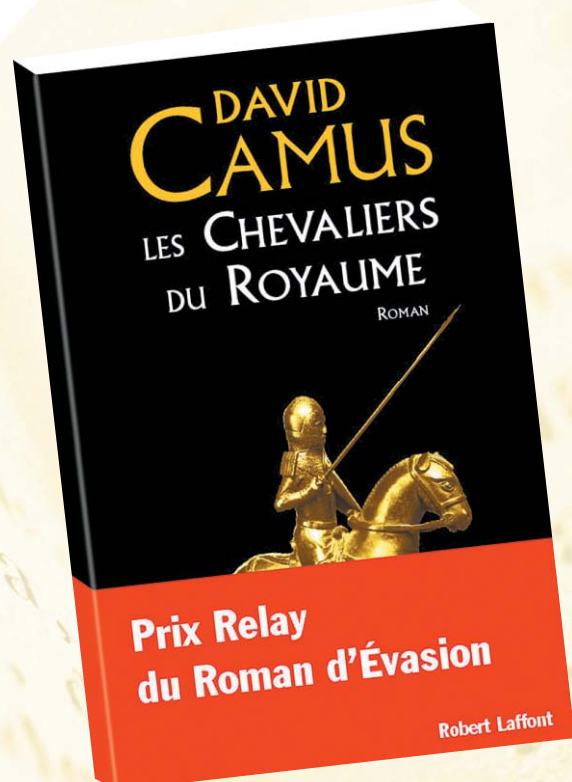
taxe académique. Cet obsédé de l'écriture est – souvent – un stylistique magistral.

Sa correspondance complète son travail de scribe des « sixties », années de « fête ambulante », de « débauche de violences, de passions », qui secoua l'Amérique « comme un chemin de fer underground lancé à toute berzingue ». D'où vient le charme du cocktail Gonzo ? Du profil de l'auteur : un sale gosse. H.S.T., c'est « Billy the Kid sous amphètes », dira un commentateur de télévision. Du fait aussi que H.S.T., libertaire, regardait avec autant de distance que de sympathie le grand barnum des sixties. « Ni pacifiste ni partisan de la non-violence, anglo-saxon blanc, vétéran de l'US Airforce et amateur de tir, je ne peux pas être assimilé à un de ces beatniks de la Côte est. » H.S.T. était né à Louisville, Kentucky, capitale du bourbon. Et c'est en général beauf de province qu'il tint la chronique d'une contre-culture surgie ailleurs, entre New York et San Francisco.

Alain Frachon

Pierre REGIS, Président du Jury et les jurés
François ADAM, Nicole AVRIL, Leslie BEDOS, Marc DUGAIN, Elisabeth HENNEBERT, Pascal LUPO, Yves SIMON, Sylvette TOCHE, Jean-Michel VIGNAUD ont décerné

le 28^{ème} Prix Relay du Roman d'Évasion



Prix Relay du Roman d'Évasion

Robert Laffont

Le Prix Relay du Roman d'Évasion récompense un livre pour son sens de l'imaginaire et ses qualités de style. C'est une fugue littéraire offerte aux voyageurs par Relay.

RELAY
www.relay.fr

DOMINIQUE SYLVAIN

PASSAGE DU DÉSIR

« Le duo de choc, Ingrid et Lola, a un bel avenir romanesque devant lui. »

Elle

Prix des Lectrices ELLE Policière 2005

ÉDITIONS Viviane Hamy